



Le mangeur de livres

Stephane Malandrin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Stéphane
Malandrin

Le Mangeur de livres

R O M A N

**LE LIVRE
À DÉVORER !**

Seuil



STÉPHANE MALANDRIN

LE MANGEUR DE LIVRES

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-141455-4

© Éditions du Seuil, janvier 2019

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

*Je dédie cet ouvrage aux bibliothécaires et aux libraires,
premiers assis à la grande table des Mangeurs de livres ;
et à ma mère, qui a le meilleur coup de fourchette
que je connaisse.*

« ... car les héros sont de terribles mangeurs ; ils mangent,
ils mangent si bien qu'ils affament le monde ».

GUSTAVE FLAUBERT, *RABELAIS*

« Je crois que l'ombre de monseigneur Pantagruel
engendre les altérés, comme la lune fait les catarrhes. »

RABELAIS, *PANTAGRUEL*

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Copyright

Dédicace

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Pour faire un Mangeur de livres, il vous faut...](#)

Je sais que le temps est à la pensée ce que l'air est à l'oiseau, qu'entre deux battements d'ailes l'oiseau s'appuie sur l'air pour avancer, qu'entre deux pensées l'homme s'appuie sur le temps pour ne pas tomber ; je sais que l'air c'est le ciel, que le temps c'est l'Histoire ; je sais que dans le ciel l'atmosphère n'est pas homogène : quand deux points situés côte à côte subissent une pression différente, il y a du vent ; je sais que ce n'est plus seulement l'oiseau qui se déplace, c'est l'air lui-même qui emporte l'oiseau, tourne autour et le déstabilise ; je sais que dans le temps c'est la même chose : lorsque deux journées situées côte à côte subissent une pression trop forte, ce n'est plus la pensée de l'homme qui avance dans le temps, c'est le temps qui avance, emporte l'homme et le déstabilise.

Je sais tout cela car je suis mangeur de livres ; je les consomme comme du bon pain, j'en fais des tartines et des mouillettes, j'en fais des rondelles de saucisse, des tripailles, des pâtés, je suis passé maître dans l'art d'accommoder les livres, je suis le ventre couronné, le ventre fait roi, le digestif sacré, j'en ai des recettes à gogo, dans mes poches, dans mes valises, dans mes tiroirs, je les mets dans ma bouche, je les mastique, je les avale, je les digère, je les déguste, je les rote, je les défèque, j'en fais des phrases et d'autres livres qui sortent de moi comme des geysers, je suis un mangeur de livres et même « le » Mangeur de livres, puisqu'à cette date, je suis le seul vrai Mangeur de livres par vice et réputation – et voici mon histoire.

Ma mère avait subi le destin tragique des Juifs convertis d'Espagne qu'on appelait *marranos*, c'est-à-dire cochons, parce qu'à force de leur en faire bouffer pour prouver leur foi catholique, ils en avaient pris le triste nom.

Elle et son mari José vendaient du bois de fuste calle Siete Revueltas de Séville. Comme d'autres, cherchant la paix et las d'être persécutés, ils avaient embrassé la religion catholique, et, comme d'autres, ils trouvaient que c'était pire que d'être juifs, car ils étaient continuellement surveillés par la population qu'excitaient certains ordres mendiants, convaincus de débusquer l'Antéchrist dans chacun de leurs gestes.

À cette époque, on tuait ceux qui s'abstenaient de lard, mangeaient des œufs crus lors du décès d'un frère, mettaient une nappe propre le vendredi, changeaient le linge le samedi. María en avait eu assez et, à la mort de son frère qu'elle adorait et qui ne s'était pas converti, elle s'était rendue à son enterrement. À son retour, elle avait dit au curé qui lui en avait fait le reproche que son frère serait sauvé « parce qu'il était un bon Juif ». La preuve était faite : elle judaïsait et apostasiait la sainte foi catholique en secret. Un mardi d'avril 1476, les chrétiens brûlèrent sa boutique, bastonnèrent son mari à mort, et l'encordèrent à son âne qu'ils conduisirent Puerta de Goles, enflammèrent sa queue et s'en retournèrent sans même apprécier les sauts de cirque que la bête faisait vers le Guadalquivir.

Brûlée au visage et aux mains, elle se jeta à l'eau, croyant mourir, le voulant sûrement, quand un pêcheur du nom de Fernando Suarez la sauva. L'homme était vieux et pansa ses plaies. Comme elle n'était pas en sûreté, elle supplia les occupants d'un navire de commerce de l'aider. Le navire faisait route vers le Portugal d'où il comptait se

rendre à Madère pour y charger deux mille arrobes de sucre.

Sitôt débarquée à Lisbonne, maman rencontra une vendeuse de poisson du nom d'Esther Espinosa, laquelle l'hébergea contre l'écaillage de ses morues, au nord du Rossio, sur une pente de la colline du Paço Real, derrière l'impasse des cloutiers et des vendeurs de fil, dans une ruelle si puante que ses habitants la surnommaient la rue *Merderon*. C'était un boyau de boue et d'ordures qu'une rigole de sang d'un abattoir voisin irriguait le jour. Le soleil incendiait les odeurs, les effluves de viandes s'écrasaient dans celles qui montaient du Tage, les bêlements des moutons prenaient le goût du poisson.

Rosa da Silva et ses huit marmots vivaient entassés dans une salle basse, faite de bois et de torchis, entre les vendeurs de poulailles, d'œufs et de venaisons. Ça criait, ça gueulait, ça pleurait, les mules écrasaient les pieds des passants, on finissait contre les murs, et les seaux d'ordures tombaient des fenêtres. Rosa avait quelques amis qui l'aimaient, elle et ses braillards, dont un potier d'étain prénommé Ubaldo, qui avait mauvaise haleine mais savait le latin ; Valerio, un joueur à la rebec, qui tenait des rossignols dans une cage pour les faire chanter l'hiver, et Gustavo, un corneur à la turelurette qui s'était cassé la main et n'avait plus jamais joué. Rosa da Silva avait immédiatement aimé ma mère, *María Cardoso*.

Les deux femmes se lièrent d'amitié, pleurant ensemble le mari qui les avait abandonnées (car celui de Rosa venait aussi de mourir) et qui les avaient laissées enceintes du même mois. Un matin de janvier 1477, la vieille Esther fut réveillée par les cris « ah, oh, ah ! » qui sortaient de la maison de *María*. « Mon Dieu, elle accouche », gueula-t-elle en direction de la maison de Rosa tout en mettant son eau à chauffer. « Elle accouche », répéta-t-elle en entrant chez *María*, « elle accouche », supplia-t-elle en passant une ceinture de racines de courges autour de son gros ventre, « viens m'aider ». Et, comme l'autre ne venait pas, la vieille tambourina chez Rosa, se fit ouvrir par la cadette, et la découvrit assise sur une chaise percée, mains sur le ventre, entourée de ses huit enfants, sueur au front, les eaux répandues sous son séant.

« Mon Dieu, c'est pas vrai, elle aussi ! » cria la pauvre femme en courant d'une maison à l'autre sans plus savoir ce qu'elle faisait : déliant chez l'une tous les nœuds qu'elle trouvait pour déjouer le malin qui s'amuse à étrangler les nouveau-nés ; reniflant chez l'autre

son haleine pour conjurer la maladie ; tandis qu'on pouvait entendre les cris des deux femmes qui se répondaient, « ah, oh », d'une fenêtre à l'autre, faisant courir la pauvre Esther qui disait « j'arrive, j'arrive, voilà, voilà » et répétait sans arrêt « mon Dieu, mon Dieu elles accouchent, elles accouchent », tout en plongeant ses mains enduites d'huile de violette et de laurier dans le ventre de l'une, puis de l'autre, afin que les cols se dilatent, mélangeant nos sangs et nos humeurs surabondantes sans imaginer que c'étaient là nos âmes qu'elle fondait dans le même chaudron.

Une heure plus tard, Rosa pleurait de joie en voyant son neuvième enfant aussi rose qu'un porcelet de carnaval, quand ma mère, très affaiblie par le sang qui n'arrêtait plus de couler, se demandait pourquoi le sien était bleu. Après avoir murmuré qu'on appelle son fils Adar et qu'on lui donne le patronyme que s'était choisi mon père au moment de sa conversion et qui venait du terrain de charbons derrière leur boutique, elle s'éteignit sans mot dire au milieu de ses poissons.

Ainsi naquirent le même jour, à la même heure, et dans la même ruelle, même si pas du même ventre, Adar Cardoso – votre serviteur – et Faustino da Silva, à Lisbonne, au temps du roi de Portugal et des Algarves, de chaque côté de la mer en Afrique et duc de Guinée par la grâce de Dieu.

Faustino et moi, nous nous aimions comme d'autres s'aiment soi-même, nous avions un frère comme personne n'en a jamais eu, un alter ego cousu dans l'ombre qu'on a sous le pied. Notre mère disait qu'on ne pouvait nous séparer ni au coucher ni au manger et qu'elle n'y trouvait avantage qu'au moment des claques, puisque sa grande main suffisait à couvrir nos deux joues d'un seul geste.

Chaque matin, à l'aube, elle nous emportait dans les vignes de Setúbal, à neuf lieues au sud-ouest de la ville, à l'embouchure du Caldão. Elle nous installait dans une grande marmite, et nous laissait pendant qu'elle travaillait sur les ceps, les mains dans la terre, la tête au soleil.

À force d'y rester, dans cette marmite, à s'acagner nus face à l'autre, nous avons eu du mal à distinguer la terminaison de nos corps, confondant nos mains, nos pieds, pleurant, riant et respirant comme un seul. Nous avons dû attendre nos deux ans pour comprendre que l'existence ne se vit pas au fond d'une marmite avec un double pour soi-même.

Un jour d'août, l'air était brûlant, le vent soufflait du large, montant et descendant vers le ciel, devenant chaud et froid dans le mouvement de sa rotation, rassemblant sur plus de dix mille pieds de haut un géant noir qui poussait son enclume vers la ville, faisant claquer les volets et tourbillonner la poussière dans le linge blanc que les femmes tiraient vite fait sur leur poitrine. Nous étions dans notre marmite, Faustino et moi, à l'ombre d'un olivier, nus, transpirants dans la poussière qui se tortillait autour de nous. Maman nous avait laissés sous la surveillance d'un aîné pendant qu'elle tierçait la vigne, mais l'étourdi s'était volatilisé avec des fillettes qui l'avaient happé par leurs rires. Le tonnerre gronda, l'air devint froid, il fit silence, les

grêlons cinglèrent leurs pics d'acier lancés par sarbacanes, détruisant la vigne, faisant des ruisseaux de billes blanches qui emportaient les baies et qu'une pluie battante vint brusquement lessiver.

Maman, à l'abri avec ses commères sous un apprentis martelé de pluie, regardait la vigne secouée par le torrent de boue qui vomissait sur elle, le ciel noir, la lumière jaune comme teintée de vieux thé, quand soudain, hurlant qu'il fallait nous sauver, elle partit tête nue et bras en l'air, car elle savait que nous nous perdions. Quand elle arriva, la marmite était pleine et deux têtes se noyaient. Elle nous tira par les bras et nous secoua comme des salades jusque chez elle, croisant des gens qui la prenaient pour folle, car elle répétait sans arrêt « pardonne-moi Maríá, Maríá pardonne-moi, ils vont mourir je le sais, ils vont mourir, que le diable me prenne je suis morte, ils sont morts, c'est ma faute », et nous étions têtes à l'envers sous la pluie, bras ballants en tenue d'Adam, inertes. Maman nous frotta le dos aux orties rouges, nous gratta les pieds à la brosse en fer, nous jeta au fond de notre pailleasse, cataplasme de moutarde sur la poitrine, et nous fit expectorer durant six jours, sans écouter les racontars qui disaient qu'on nous verrait trépasser de la même « mort humide », après nous avoir vus vivre de la même « vie sèche », jeu de mots intraduisible d'un patois lisboète du quinzième siècle que tout le monde a oublié.

À l'âge de huit ans, nous nous levions aux premières lueurs de l'aube. Au lieu d'aider maman qui travaillait du lever au coucher du soleil pour le prix d'une livre de blé, nous courions dans les ruelles assouvir notre passion pour les jeux crétins. Nous hurlions dans les impasses, crachions sur les chats, urinions sur les portes, martelions les volets des marchands qui nous vouaient, à cette heure matinale, une haine féroce, avant de nous pardonner, une fois levés, parce que la joie que nous mettions à commettre nos forfaits divertissait leur routine. Si des mains surgissaient pour nous attraper, nous filions à travers les rues obscures de l'Alfama et de la Mouraria jusqu'aux remparts de la ville, et gagnions un champ de caillasses qui appartenait à un monastère et qui nous servait de terrain de jeu. Là, nous nous livrions à notre distraction favorite, le jeu dit de la couille-de-bélier, passe-temps consistant à se lancer des pierres dans la gueule. Nous rations notre cible neuf fois sur dix, mais parfois, parce que nous n'avions le droit ni de nous baisser ni de nous protéger, le sang giclait en même temps qu'un hurrah de victoire, et le blessé,

outré d'avoir perdu (s'il n'était pas assommé), ramassait la plus grosse pierre et la lançait si furieusement que l'autre s'enfuyait.

Nous étions pauvres, oui, mais heureux, et lorsque nous rentrions rue Merderon, le soir venu, en nous bouchant le nez et en braillant nos chants paillards – *c'est pas en barytonnant du cul qu'on reviendra d'Afrique* –, le crâne fendu et plein de sang séché, le nez morveux, la gueule noire comme celle des charbonniers, notre mère nous filait une roustes qui nous décollait le tympan. Nous retrouvions le frère responsable de notre disparition, lequel faisait la tête de la raclée reçue trois heures plus tôt, et nous nous protégeions des coups qu'il nous martelait sur le muscle des cuisses, le poing serré. Notre mère arpentait les ruelles du quartier en maudissant le ciel de lui avoir donné deux démons montés sur ressorts, alors qu'elle n'avait accouché que d'un seul, répétant que pour son malheur c'était tous les jours le même cauchemar, que nous finirions certainement par nous tuer à nous envoyer des cailloux, comme si le Christ n'avait pas assez souffert comme ça avec toutes ces épines qu'on lui avait mis sur la tête et tous ces clous qu'on lui avait plantés dans les pieds, et qu'elle devrait plutôt se décider à nous noyer que de nous voir mourir sans elle, mais que ça serait pire, et qu'on était vraiment des morveux de lui mettre des idées pareilles en tête. Rosa était une mère expansive, qui exagérait et pleurait souvent, mais elle aimait intensément.

Parmi tous nos crimes d'enfants, le moindre était celui d'être pauvres. Chaque année, on voyait monter rua dos Açougues, en plein cœur de la ville près de la cathédrale, plus de deux mille moutons, chevreaux et vaches grasses, plus de six cents veaux, bœufs et porcs, plus de cinq mille poulailles, cailles, lapins et pigeons qui venaient des fermes environnantes – bêlant, meuglant, grognant, caquetant, clapitant et roucoulant – pour se faire savamment dépecer au rythme des saisons, novembre pour les porcs, décembre pour les truies, février pour les poules, tous les autres mois de l'année pour les autres bêtes, en laissant sous eux, poussées aux voiries, cette pâte noire à l'odeur de tripailles avec laquelle nous aimions, nous l'écrasant sur la tête, nous la tartinant sur les joues, nous la malaxant sur le nénuphar, avant de bondir, grimaçants et obscènes, devant les vieilles endeuillées qui se renversaient d'effroi en nous entendant hurler comme des démons.

Quand nous avions terminé de les terroriser, que nous cessions d'être rigolards et puants pour devenir ce que nous étions réellement, affamés et chétifs, nous grimpions sur un mur de la grande boucherie afin d'observer les commis. C'est fatigués et indifférents qu'ils exécutaient leur sabbat de la mort, toujours le même, recommencé dix ou quinze fois par jour sur la nouvelle bête qu'on leur donnait, l'un ouvrant ses vaisseaux jugulaires, l'autre l'écorchant tandis qu'elle remuait encore, le troisième emportant sa tête après l'avoir sciée, le dernier la mettant sur le dos pour lui ouvrir le ventre avant de nouer son œsophage et de le vider, les doigts gluants d'entrailles chaudes qu'il séparait dans des bacs avec la précision de l'hécatombe : ici les issues rouges : cœur, foie, rate et poumons ; là, les issues blanches : panse, franche-mule, feuillets, mufles, mais aussi langue, cervelle, pieds, caillette, palais et mamelles.

D'autres garçons bouchers se glissaient dans la ronde des abreuvoirs à mouches avant que le sang versé n'ait le temps de refroidir ; ils étaient vifs et sans états d'âme, c'était pour nous une fête de les voir attraper l'animal par les jarrets, le suspendre aux crochets par le nerf des talons, terminer de lui ouvrir la poitrine en parlant d'autre chose et lui vider le sternum comme on mouche une narine, sciant la colonne vertébrale par-derrière, séparant en deux la bête qu'on laissait reposer, toujours fumante, tandis que la danse se poursuivait sur les bêtes tuées plus tôt, que de nouvelles mains venaient tordre pour en extraire les os les plus longs, et quand la bête s'était suffisamment vidée de son eau et de son sang, on tirait chaque moitié dans l'atelier voisin, où d'autres les mettaient à découper suivant un rituel effectué à toute vitesse, détachant l'épaule et pratiquant depuis l'os de la hanche jusqu'en bas trois sections qui partagent la demi-bête en quatre bandes, avant de la subdiviser en morceaux de huit livres si c'était un bœuf, d'une ou deux livres si c'était un mouton ou un veau, et de les jeter dans des paniers destinés à en recevoir une dizaine, soit quarante-deux morceaux par bête abattue, tout cela dans un ballet de grands gestes où ne s'entendaient que le bruit des couteaux et les cris des ouvriers qui gueulaient le nombre de pièces à celui qui devait les peser et qui gueulait à son tour son poids avant de les mettre au panier, sous l'œil sévère du maître boucher qui notait tout sur ses tablettes de cire parce qu'il n'avait confiance en personne et voulait tout contrôler dans sa chorale de sang.

Les odeurs de viande et de graisse grillées qui faisaient frémir les braises en fin de journée nous crevaient l'estomac à coups de pic, et c'est en écoutant un maître queux vanter le menu de vingt-quatre mets à six assiettes du mariage de son maître que nous décidâmes, le jour des noces, d'aller rua dos Fornos tirer les chausses des musiciens et des cent quarante invités prévus pour un des plus grands festins de Lisbonne.

Nous entrâmes sous le porche et glissâmes le long du mur dans la cour. La valetaille courait partout, jetant aux pauvres agglutinés dans la cour les morceaux de pain et de viande prévus pour eux. La foule des gueux était si dense que nous n'avions aucune chance de nous mettre quoi que ce soit dans la gueule. Nous avançâmes vers le banquet.

Ici, deux apprentis écuyers recevaient leurs consignes – « interdit de s'appuyer à un pilier, interdit de se gratter et de se pincer le nez, interdit de rire, de tourner le dos à son hôte » –, là, un convive en colère venait de quitter la table en s'essuyant les mains dans le froc, plus loin deux mignonnes portées sur la bagatelle repoussaient un moine ivrogne qu'elles appelaient *Tranchecouille*. Des chariots et des tables roulantes sortaient des cuisines, poussés par les écuyers jusqu'aux convives, réunis sur de longues tables couvertes de nappes blanches installées sous les tentes. Leurs doigts attrapaient des mets et des entremets qui nous paraissaient si étranges et si déguisés que nous ne pouvions les reconnaître : superfluités de viandes et de sauces étrangement mitonnées, pâtés arrosés de vin frais, plats de divers grains couverts de gelée blanche, vermeille et dorée, gâteaux de blanche farine, tourtes dorées de safran mêlé d'œufs battus en forme de créneaux qui figuraient la nouvelle demeure des mariés, viandes farcies et volailles, potages de diverses couleurs, sucrés et sursemés de graines de grenade, toutes sortes de salmigondis et d'autres diversités de bigarrures que les convives mangeaient avec allégresse en les posant sur de grandes tartines de gros pain.

Les commensaux croquaient en braillant, braillaient en croquant, toussaient, s'esclaffaient, s'embrassaient avec effusion, gueulaient à travers la table qu'on remplisse les coupes de vin clair et bien rouge,

célébraient la beauté de la mariée, se levaient pour aller pisser au milieu des rires, revenaient en se fermant la braguette, reprenaient place en jetant leurs tartines aux vases, en attrapaient une autre et recommençaient à manger en riant aux histoires dont ils avaient pourtant perdu le fil.

« Par là ! » dit Faustino en me tirant sous la table.

Nous avançâmes à quatre pattes parmi les pieds et ce fut le premier festin de notre vie – festin de chien mais festin quand même, festin privé, festin offert à nos doigts qui raclaient le sol, festin donné à nos bouches qui suçaient les morceaux, festin trouvé dans les vases de rejet, festin de miettes, de sable et de cailloux, festin de notre imagination qui transformait la fange en noces de Cana : et voici les pâtés de veau haché menu à la graisse et moelle de bœuf, chuchotait Faustino en imitant celui qu'il venait d'entendre, et voici les petits pâtés pimparneaux, le boudin, les saucisses, les pipefarces et les pâtés de poissons en croûte ; et voici le civet de lièvre, le brouet d'anguilles aux poireaux, le cretonnée de fèves au gras de lard, les rougets salés et la grosse pièce de bœuf ; et voici les chapons gras et les lapins rôtis, le veau et les perdrix rôtis, le poisson d'eau douce et le poisson d'eau de mer ; et voici quatre, cinq, six assiettes, car les noceurs mangeaient tout le jour, ils étaient venus pour s'amuser, pour célébrer, chanter et danser, et chaque fois ils revenaient manger, et chaque fois ils repartaient danser et boire, criant, riant, rotant, et de nouveaux morceaux tombaient au sol, et nous continuions de les sucer, de les manger, les mallars à la dodine, les tanches en soupe et bourrées à la sauce chaude, les pâtés de chapon de haute graisse ; la bouillie aux lards, le riz engoulé aux amandes, les anguilles renversées, les crêpes au vieux sucre ; et parce qu'il fallait finir la soirée, nous finissions, allongés et repus, le ventre énorme, en jetant dans nos gueules heureuses les petits flans sucrés au lait lardé que nous allions directement cueillir sur les tables, les noix pelées, les poires cuites et les dragées des mariées, que nous nous amusons à nous jeter à la face en les becquetant comme des perroquets.

C'est à l'ombre de ces ventres qui se remplissaient à l'excès de manger et de boire que nous apprîmes le métier de chapardeur. Le plus dur était de se glisser sous la table, mais dès que c'était fait, il suffisait d'attendre que pleuve la nourriture, ou à défaut, que les esprits s'embrument, que les voix s'éraillent, que les corps titubent, et si la viande ne venait pas, alors nos mains montaient la chercher, et c'étaient deux petites araignées qui venaient grappiller sur la nappe un morceau de ceci, un morceau de cela, et les ramenaient dans nos chemises qui devenaient sac à graisses afin que nous puissions les porter là-haut, chez nos frères et sœurs qui nous attendaient pour s'empaffer du grand-mangier-double-ration qui les sauvait des disettes. Alors c'était la fête et chacun s'en mettait à qui mieux mieux.

Je n'oublierai jamais que de tous les mets que nous ramenions, ceux que nos frères et sœurs préféraient, c'étaient les récits des festins et des banquets royaux que nous glanions auprès d'un vieux maître queux qui aimait impressionner ses marmitons, et que nous écoutions cachés sous une table. Il disait avoir vu à la cour de notre roi des paons rôtis avec leur queue entière, le cou et la tête parés de leurs plumes, ainsi que de grands bœufs, cornes et pattes dorées dans des rôtissoires géantes qu'on apportait sur des claies basses à roulettes pour donner l'impression qu'ils étaient vivants ; il disait avoir vu une table entièrement couverte de pelouse verte, sur le pourtour de laquelle étaient plantés des plumes de paon et des rameaux fleuris, et au milieu de laquelle on avait bâti une volière en croûte pleine d'oiseaux vivants ; il disait avoir vu des pâtés si grands qu'ils contenaient un chevreuil entier, un oison, trois chapons, six poulets, six pigeons, un lapereau, une longe de veau hachée, deux livres de graisse et vingt-six jaunes d'œufs durs, couverts de safran et lardés de

clous de girofle ; il disait avoir vu le spectacle du roi des Nègres, avec deux cents hommes grimés en Noirs, qui dansaient malgré leurs chaînes autour de trois géants stupéfiants richement vêtus, de plus de quarante emfans chacun ; il disait avoir vu les nobles manger devant une statue de femme dont les mamelles jetaient de l'hypocras, au pied de laquelle un enfant pissait de l'eau-rose, sous une pluie d'orangeade qui tombait d'une fontaine à liqueur installée en haut d'une forteresse ; il parlait du fracas des trompettes, des tambours, des sacqueboutes et de tous les ménestrels qui retentissait chaque fois que la reine buvait, des officiers tous vêtus de brocards et de soies somptueuses, des femmes aux chapeaux et aux couronnes de fleurs, tous servis par des pages en velours noirs, qui défilaient, toujours par deux, au début et à la fin de chaque repas, la toque à la main jusqu'à l'estrade où ils faisaient leur grande révérence ; il disait avoir vu une pièce de résistance faite d'un pâté si grand qu'on y avait mis un mouton vivant à la toison peinte en bleu et aux cornes dorées, et accroupi à ses côtés, un géant familial de la cour, déguisé en sauvage, qui avait surgi du pâté pour faire rire son monde en marchant sur les tables ; il disait qu'il avait vu, à la table de je ne sais plus quel prince, tant et tant de gens se tenir prêts pour le servir à manger que c'était comme nourrir tout un village de les avoir, les chambellans, les écuyers panetiers, les écuyers tranchants, les queux, les fruitiers, les fourriers, les sommeliers d'échansonnerie, les sommeliers de paneterie, les sommeliers des épices, les huissiers de salle, les valets de nappe, les porte-chapes, les garde-huches, les poissonniers, les sauciers, les valets de sauciers, les garde-sauciers, les aides-sauciers, et les potagiers ; il disait tant de choses encore qu'il me fatigue de vous les raconter, car tout Mangeur que je suis, j'ai perdu l'intérêt pour la viande.

L'histoire du Mangeur de livres commence réellement un matin rue Merderon, en haut du boyau, là où vivait avec ses cent cinquante chiens dans la dernière baraque avant la colline un écorcheur de chevaux qui s'appelait Mario Zuriaga et qui se disait chiffonnier. La graisse qu'il cisailait sur le garrot de ses bêtes faisait un monticule de beurre rance piqué de mouches noires dont l'odeur était si vilaine qu'elle avait fait vomir les sept chiens du père Brito. Il était si laid qu'on l'aurait dit prévu pour ce métier. C'était un colosse, tête de silène au front épais, les yeux petits, enfoncés si loin dans le crâne qu'on ne les voyait plus, le nez large et les dents cariées, la scrofule si puante qu'on le soupçonnait de lécher la peau de ses chevaux morts.

Trois fois par jour, ce chiffonnier puant poussait son tombereau devant la boutique du jeune tailleur de robes du nom de Fernando Almirante qui zozotait. Trois fois par jour, le tailleur fermait ses volets en hurlant « ne viens plus chez moi, chien de l'enfer », bataillant contre les mouches qui se posaient sur ses yeux jusqu'au jour où (c'était une nuit), Zuriaga le coinça dans une ruelle et tenta de lui percer le tonneau. Terrifié par la vision de son sceptre de roi, le tailleur perdit connaissance et se réveilla le nez dans la boue. Depuis lors, dès qu'il entendait « place, place, place à l'écorcheur du Rossio », un voile noir tombait sur les yeux, ses mains devenaient moites et il laissait quantité de choses dans la bouillasse.

C'est ainsi qu'un matin d'hiver que nous nous rendions au banquet, mon frère hurla en passant devant sa boutique. Il claudiqua, jura et tira de son pied les ciseaux aux inclusions de cuivre rouge du zozotant sur lesquels il venait de marcher ; le géant Zuriaga l'avait effrayé avec sa gueule puante et le petit tailleur les avait cherchés longtemps, car sans eux il ne pouvait travailler.

Oubliant notre rendez-vous, et les grands chapons à haute graisse qui devaient suivre l'esturgeon, nous disparûmes au port avec ce trésor afin de dresser un plan de bataille. Des ciseaux, quelle aubaine, on allait bien rigoler, car c'était à nous pauvres chômeurs de l'aube notre seule raison de vivre ici-bas (après les banquets).

Moi je voulais couper les filets de pêche, Faustino les cordes à linge ; moi l'amarre des bateaux, lui les pattes des mouettes ; moi la queue des chiens, lui les robes d'un curé ; moi la tresse d'une petite fille, lui la bourse d'un marchand ; mais les filets de pêche étaient trop solides, les cordes à linge trop hautes, les amarres trop épaisses, les mouettes trop vives, les chiens trop dangereux, les curés trop méchants, les petites filles trop gentilles et les marchands trop pauvres.

Finalement, Faustino montra trois pêcheurs qui faisaient la grande marienne sous le soleil blanc. Leurs moustaches dépassaient de leur chapeau jaune. Quelle cible magnifique. Clic, clac, la moustache noire, clac la blanche, clac la rousse, et lorsque nous passâmes aux barbes, un chien aboya, réveilla les hommes, lesquels secouèrent leur corps lourd, firent les gestes automatiques de ceux qui reprennent le travail, la tête embuée de leur sieste, se toisèrent, doigt pointé, disant « ta moustache », « ma moustache », « nos moustaches », et comprirent sous le ciel bleu qu'on leur avait joué un tour de pendard.

Cachés dans le tonneau d'une barque renversée, nous ricanions dans nos odeurs de sardines. Les pêcheurs nous prirent par le col et nous secouèrent, voulurent nous baffer, mais nous nous débinâmes comme des rats, nous engouffrant dans le marché, cherchant un abri, sautant par-dessus les paniers, passant sous les établis, riant, criant, filant entre les badauds, tandis que les trois pêcheurs, soldats romains en formation tortue, fonçaient dans notre sillage, aveuglés par leur furie, renversant les paniers, laissant derrière nous des cris qui disaient « hé là ! ho ! mes poissons ! », « mon pain ! », « mon huile ! », « mes chaudrons ! », « voleurs, tireurs de laine, apôtres ! », forçant les marchands à se joindre à la danse, piétinant les chiens qui claquaient leur gueule d'un coup méchant, tombant sur les mendiants qui les poussaient en grognant, si bien que les étals se renversèrent, les étoffes se déroulèrent, que chacun baffa l'autre, le porteur d'eau le tanneur, le tanneur le mégissier, le mégissier le chamoiseur, le chamoiseur le tripier, le tripier la harengère, que les morues volèrent, que les

sardines glissèrent sur le sol comme un damier gluant, que les pots se brisèrent, les graines de paradis et les noix avelines roulèrent dans les rigoles, que les gens crièrent, s'alpaguèrent, à hue, à dia, « bouseux, poltron, mortecouille, fot-en-cul, puterelle », dans le plus grand des désordres jusqu'au moment où douze mains nous saisirent, à moins qu'elles fussent treize (car je crois bien qu'il y avait un manchot), douze pinces aux doigts aussi potelés que velus nous prirent par les cheveux, le col, le bras, « c'est pas nous ! pitié ! ». Trop tard.

Nous gigotâmes en pleurant sous les coups, visages cachés, croyant notre dernière heure arrivée, quand soudain, « marauds, coqueberts, dingos », la foule s'ouvrit comme la mer Rouge et notre sauveur rayonna en la personne d'un géant de sept pieds de haut, le père Cristòvão, qui nous prit dans chacune de ses pognes et quitta le marché sans un mot, laissant derrière lui le silence des furieux qui semblaient vouloir dire, la sueur dans le dos, « pauvres gosses, il va les tuer ».

Accrochés par le col à chacune de ses pognes, l'homme était si grand que nous voletions au bout de ses bras, promenant nos jambes autour de sa silhouette massive comme quatre petits rubans, heurtant les murs, les passants, les bêtes et leur chargement, sans que jamais il ne ralentît son pas de course. On aurait dit un ogre qui emportait deux enfants à dévorer, et, s'il n'avait été le père Cristóvão, homme d'Église, les gens du quartier lui auraient jeté des pierres. C'est à peine si, ce jour-là, quelqu'un baissa les yeux sur les marmots qui semblaient sortir de ses pantalons.

Le curé s'engouffra dans les ruelles, tête baissée, l'œil éteint par la fatalité, bousculant de son pied lourd les gueux qui descendaient, marquant parfois le pas en murmurant « pardon Henrique, je ne t'avais pas vu », « pardon Salvador, le chemin est si étroit », « ah Daniela, ton père est-il sorti d'affaire ?, je viens dès que j'en ai fini avec ces deux-là » ; et portant sa mauvaise humeur à travers la foule, sans prêter attention au sang des bêtes que les bouchers faisaient abattre et dont l'âcreté sentait la mort, il s'engouffra rua dos Sapateiros afin de remonter jusque la chapelle des pénitents de Santa Catarina, sise dans une ancienne église à moitié détruite, abandonnée lors de la prise de Lisbonne par les Castillans en 1373.

C'était une petite église du douzième siècle, à deux absides opposées, munie d'un clocher carré en partie effondré, d'une nef couverte de charpente lambrissée en piteux état, d'une sacristie presque vide et d'un escalier à vis dont il interdisait l'accès parce qu'il conduisait à une salle affaissée dédiée à Santo António. C'était une église des pauvres, aux bancs cassés, sans vitrail, sur le dos de laquelle pullulaient des échoppes qui avaient fini par dénaturer la silhouette.

Les semelles collées d'une boue de caillots, le curé traversa l'église, ouvrit la porte de la sacristie, et nous jeta au sol comme des paquets. Puis il tira un tabouret et, tandis que nous nous réfugiions sous le banc de bois qui se trouvait là, il scruta nos visages.

Cristovão Gonçalves avait des pognes de bûcheron, le visage dissimulé sous une immense barbe noire qui le faisait ressembler au Moïse que Michel-Ange n'avait pas encore sculpté, les pommettes et le haut du front comme repeints au pinceau de zinc, si gris qu'il semblait avoir dormi dans un âtre éteint, souvenir d'une petite vérole qui l'avait marqué dans sa jeunesse. Accablé du malheur de la condition humaine et des péchés que ce pauvre Christ s'était fait clouer dans la plante des pieds et des mains, il ne riait jamais, parlait peu, se frottait la barbe d'un geste de singe et priait beaucoup. Un mystère entourait son affreuse barbe noire qui sentait l'oignon frit et la morue. On le disait savant en astronomie, en géographie et en langues orientales, et nul ne pouvait dire comment il savait ce qu'il savait. Les pêcheurs, qui n'avaient guère le temps de se rendre à ses messes, le regardaient avec crainte, parce qu'il ne cherchait jamais à les faire communier et semblait les savoir perdus. Dehors, les beuglements plaintifs des boeufs s'entendaient dans la foule des passants. C'était jour de marché, le printemps allait arriver, même le blanc avait chaud. Séchant nos larmes qui se mêlaient à la sueur de nos fronts et au sang qui filait de nos nez, nous nous essuyâmes les doigts sur nos loques. Nous avions le visage râpé de la pierre des murs et tuméfié des coups reçus. Nous étions si sales qu'on ne savait plus si nous étions bruns ou blonds, noirs ou blancs, deux diabolotins sortis de l'antre de Vulcain. Le curé se pencha pour nous attraper, nous reculâmes en nous accrochant aux pieds du banc pour ne pas en sortir, car seule comptait la baffe qu'il voulait nous donner. Il nous tira comme des cochons qui se tortillent.

« Au meurtre ! hurla Faustino.

– Au meurtre ! criai-je avec lui.

– Voilà pour commencer, lâcha l'homme qui nous battit à froid, histoire de passer à autre chose, sec et fort, du plat de la main, sur une seule oreille, que la claque résonne à notre tympan. Et voilà pour finir », frappa-t-il de l'autre côté, afin qu'on n'y revienne plus.

Il nous prit par les aisselles et nous déposa sur le banc. Nous avions les oreilles brûlantes, même si bizarrement, malgré ses pognes de queue de castor, c'était loin d'être le pire doublon de notre vie. Il fit

jaillir un couteau de son ceinturon et le dépla sous notre nez.

« Celui qui ouvre la bouche, gare à lui ! »

Nous étions terrifiés.

« Vous deux, désormais, je m'occupe de vous », dit-il d'une voix calme.

Et comme nous ne savions si c'était un piège pour attraper nos rosettes, nous nous gardâmes bien de l'ouvrir.

« Buvez ça, dit-il en nous versant du lait ; mangez ça », dit-il en nous donnant du pain.

Nous qui avions rendez-vous avec jambons de sanglier, pâtés d'alouettes et rôtis de chevreaux, nous considérâmes son pauvre quignon avec dédain.

« Allez, mangez donc, puisque je vous le donne, dit le prêtre qui prenait notre dépit pour de la timidité.

– C'est ce qu'on mange ici, dans cette église ? demanda Faustino avec mépris.

– Il ne te plaît pas mon pain ? s'étonna le curé.

– On pensait trouver mieux », répondit Faustino.

Alors, le prêtre nous toisa du haut de sa stature impériale, chacune de ses mains sur les genoux, jambes écartées, se frotta la barbe, tourna les talons et dévoila une armoire faite dans le mur que protégeait un rideau de velours rouge. Il plongea la main dans sa poitrine, en sortit une minuscule clef accrochée à un collier de cordelette, fit lentement tourner la serrure, et prit un coffre en tempera peint de motifs floraux qu'il posa devant nous.

« Tu as raison, voici quelque chose que vous n'avez jamais mangé, dit-il en posant ses mains sur le coffre.

– Du sucre ? » s'écria Faustino qui rêvait d'en goûter.

Le curé éclata de rire.

« Non, mieux que du sucre, dit-il content de lui.

– Mieux que du sucre ? demanda Faustino qui ne concevait rien au-dessus.

– Oui, mon fils, c'est ici la plus belle et la plus savoureuse de toutes les nourritures ; mais avant de vous la montrer, dites-moi comment vous vous appelez.

– Lui c'est Adar, et moi c'est Faustino.

– Adar ? dit-il en m'observant, tu es donc juif ?

– Juif, je ne sais pas, dis-je étonné, personne ne m'a jamais dit si

j'étais juif.

– Adar c'est de l'hébreu mon garçon, ça veut dire “le glorieux”, qui est ta mère ?

– Ma mère c'est la sienne, dis-je en montrant Faustino, elle s'appelle Rosa.

– Rosa ? Rosa comment ? Celle qui a neuf enfants et qui tierce la vigne du côté de Setúbal ?

– Oui c'est elle.

– Et celle qui t'a mis au monde, où est-elle ?

– Elle est morte quand je suis né. »

Il se figea un instant, perplexe, réfléchissant à ce qu'il devait faire.

« Tant mieux que tu sois juif, dit le curé en ouvrant le coffre, la nourriture que j'ai ici concerne aussi ceux de ta communauté. »

Le regard de Faustino en dit long sur la pâtisserie qu'il était en train de s'imaginer : doux comme la confiture, suave comme la crème, frais comme la menthe, acidulé comme le citron – certainement le mystère des mystères, le secret culinaire des Templiers. Le curé sortit un paquet entouré d'une étoffe de lin. Électrisés par la curiosité, nous nous penchâmes en avant et quelle ne fut pas notre déception lorsque nous découvrîmes un objet carré qui sentait le moisi et qu'il prit délicatement entre ses mains avant de le fendre en deux comme on fend un vieux pain.

« Voici la seule nourriture qui vaille ici-bas, la nourriture spirituelle, dit noblement le curé.

– Un livre ? » s'exclama Faustino, déçu.

Nous savions très bien ce que c'était, nous en avions vu un, une fois, dans la boutique d'Ubaldo, qui l'avait trouvé, avait-il dit, caché dans le ventre d'une amphore qui faisait partie d'un lot qu'un huilier castillan lui avait cédé. Il nous avait appelés en disant qu'il avait quelque chose à nous montrer et il nous avait sorti ça : « le trésor scolastique », un *codex*, objet qui servait – avait-il expliqué – à écrire les choses qu'on ne veut pas oublier. Nous avions interrompu nos jeux pour venir voir ce trésor. Écrire, lire, apprendre, « les choses qu'on ne veut pas oublier », nous ignorions ce que c'était. Et comme Ubaldo savait le latin, il nous avait demandé de prendre place, croyant nous donner le goût de la lecture. J'appris plus tard que c'était un manuscrit latin, traduit de l'arabe, d'un des livres de la *Poétique* d'Aristote, dont le seul agrément était, en haut à gauche de chaque

page, le filigrane rouge des initiales qui avait amusé Faustino et ne m'avait guère épaté, moi. Mais le texte était un salmigondis de vocables si obtus que nous prîmes la fuite en le traitant de « cul de vache », jurant de ne plus jamais tomber dans le piège d'aucune lecture scolastique, trésor ou pas. Et voilà que ce curé de malheur semblait vouloir nous en faire avaler un entier.

« La nourriture spirituelle, dit l'homme.

– Partons, dit Faustino en se levant ; un banquet nous attend. »

Le père Cristovão ne l'entendait pas de cette oreille. Il rangea précieusement son livre, ferma la porte, posa un sac sur la table et en sortit deux cercles de fer reliés à des chaînes qui ressemblaient à celles que les vendeurs d'esclaves utilisaient sur le port. Il prit le premier cercle, l'ouvrit et le passa au cou de Faustino, qui se débattit, et fit de même avec le second cercle qu'il passa autour de mon cou. Il prit les chaînes reliées à chaque anneau et tira d'un coup brusque pour nous mettre à terre ; puis il nous traîna au fond de la sacristie, ouvrit une porte qui donnait sur un escalier de pierre, et nous poussa comme des sacs. Nous criâmes, mais les murs étaient épais et nos voix fluettes ; nous frappâmes ses cuissots, étranglés, la chair déchirée par chaque marche, mais l'ogre descendit l'escalier qui conduisait à une grille de fer, qu'il ouvrit.

« AH ! cria-t-il, le morveux ! »

C'était Faustino : la mâchoire plantée dans son mollet, les mains agrippées comme sur un os. Le curé le saisit par la tignasse, il hurla « aïe, lâchez-moi », tandis que l'autre petit démon lui croquait le gros orteil, « AH ! », le faisant hurler encore. Alors il plongea son autre paluche dans mon cou, me tira jusqu'à lui, face à Faustino, prêt à nous étrangler tous les deux ou nous écrabouiller d'un coup de poing, décida de nous entrechoquer avec force, une, deux, trois fois, comme pour nous faire entrer l'un dans l'autre, puis nous jeta au fond de nos paillasses, en pleurs, cabossés, le nez en sang, et grimpa l'escalier en pestant contre ces gueux.

La seule ouverture de la crypte était un soupirail long comme un pied et haut comme une main situé à deux hauteurs d'adulte ; des odeurs de poulailles rôties et de pains chauds nous cisaillaient les viscères ; les fers qui nous enserraient le cou nous faisaient saigner ; nous nous endormîmes, épuisés de tant d'émotions, jusqu'au lendemain. C'est la grille de fer qui nous réveilla en grinçant. Le curé s'approcha dans l'obscurité et dit d'une voix qui se voulait rassurante :

« J'ai un marché à vous proposer.

– On n'en veut pas de ton marché pourri ! se défendit Faustino.

– Ne fais pas l'insolent et écoute, moi je viens vous proposer...

– Les curés sont des puceaux ! » l'interrompit Faustino.

Ulcéré de ne pouvoir finir sa phrase, le curé le frappa dans les côtes, le cou, le visage. Faustino se recroquevilla, tête entre les jambes. Quand il fut assuré du silence, l'homme montra le livre qu'il nous avait sorti la veille et dit :

« Je veux que vous lisiez ce livre...

– On s'en farcit la criblure de ton livre ! » cria Faustino de nouveau en lançant un glaviot de fond de gorge qui termina sa course sur sa barbe tragique.

Le curé lui écrasa la face sous le pied. Mâchoires serrées, il appuya de tout son poids, Faustino avait les yeux qui sortaient de leur orbite, sa cervelle allait lui sortir des narines, alors je criai :

« Moi ! Je veux apprendre à lire ! »

Le prêtre s'arrêta, me regarda et retira son pied. Dans l'obscurité, on ne voyait pas son visage, mais ses yeux brillaient. Il reprit soudain ses esprits, sortit les clefs de sa poche et délivra Faustino, qui saignait du nez.

« Toi, le nerveux, tu t'en vas. »

Mon frère leva la tête, mais hésita.

« Pars ! Allez, retourne à ta fange.

– Pas sans lui ! » dit Faustino en me désignant.

Le curé se tourna vers moi.

« Boursemolle en soutane, éructa Faustino en lui jetant des pierres, on n'en veut pas de ton livre pourri.

– Sors d'ici.

– Évêque à cornes, laisse-nous partir. »

Le curé se crispa.

« Laisse-nous, crucifix-tête-de-poulet.

– Tais-toi, hurla l'homme, ne jure pas dans mon église.

– Jésus-qui-pond-des-œufs, Vierge Marie-des-sardines, Saint-Esprit-des-saucisses. »

Le diabolotin courait autour de lui.

« Il chie des clous, ton Dieu.

– Tais-toi.

– Il pue des bras, Jésus-qui-pendouille. »

La force de son bras éjecta Faustino contre le mur et son crâne fit un bruit creux contre la pierre. Il tomba, bouche ouverte, un filet de sang coula de sa narine.

« Vous l'avez tué ! »

Le curé regarda le sang sur ses phalanges. Je sanglotais.

« Il est mort, Satan vous brûlera ! »

Il essaya de m'attraper. Je glissai comme un poisson malgré la chaîne qui me tenait.

« Viens ici, vilain chien ! »

Le curé me prit la joue et la tordit comme une oreille de cochon.

« Tu restes avec moi.

– Jamais !

– Seigneur, aide-moi !

– Foutre du Seigneur ! »

Il me prit par les cheveux, je roulai à ses pieds, criant de douleur.

« Au secours ! »

Je gigotais, je tapais aveuglément ; il me cala sous l'enclume de son pied ; je pleurais, suffoquant sous la pression, la bouche dans la terre. Alors le curé laissa échapper un cri de chiot, se courba, tête en avant, toucha son crâne, regarda le sang dans ses paumes, fit cinq pas en arrière, s'arrêta, reprit son équilibre contre le mur, fit trois pas vers la

sortie, aperçut Faustino sur un tonneau, debout, l'air sauvage, armé d'un têtu – le marteau des tailleurs de pierre, oublié là depuis longtemps – et s'effondra, tel un arbre qu'on abat, centenaire, massif, contre la grille, le long de laquelle il s'affaissa, les bras ouverts comme son Christ qu'on venait d'appeler fromage. Dehors, un âne brayait à la foule des pieds poudreux.

« Cette relique de nonne a eu son compte », clama Faustino en sautant à terre, tout tremblant de son geste.

Cristòvão Gonçalves respirait par des naseaux devenus aussi larges que ceux de Rossinante, squelettique équidé sorti du *Don Quichotte* que Cervantès n'avait pas encore écrit. Faustino plongeait ses mains dans la soutane et sortit la clef qui permit de me délivrer.

« Hurrah, filons. »

Le curé était tombé devant la porte et bloquait le passage. Il nous regardait en produisant de gros râles vibrants. En tapant de toutes ses forces, Faustino avait fracturé son coronal gauche et la substance avait jailli du crâne. Paralysé sur le côté droit, la langue roide, sa face était agitée de spasmes qui lui tordaient la bouche.

« Aide-moi ! » cria Faustino.

Il lui prit la main :

« Cette truie pèse au moins deux cent cinquante livres. »

Je l'aidai comme je pouvais, mais il était si lourd que la masse de son corps nous parut inamovible.

« Il est cloué dans le sol. »

Nous secouâmes la grille en criant « ouvrez-nous, nous sommes enfermés », tambourinant, tapant du pied, enrageant dans un tonnerre de coups, de cris et de larmes, puis, comprenant que personne ne nous entendrait, nous nous précipitâmes contre le mur du fond, levant le nez vers le soupirail à travers lequel nous tentâmes de jeter nos cris ; mais l'ouverture ne donnait sur rien.

« Viens », dit Faustino.

Nous explorâmes le reste de la crypte, mais il n'y avait pas d'autre issue. Nous tentâmes à nouveau de tirer le curé. Son gros derrière était soudé à terre, comme si la mort sortait du sol pour l'aspirer par cet

endroit. L'homme continuait ses bruits de cochon qui manque d'air, les lèvres violacées, les ailes du nez agitées comme celles d'un papillon captif.

Résignés, et apeurés par ce spectacle de la mort sciant la branche de l'homme suspendu au-dessus du néant, nous le regardâmes en silence. Le curé tenait son précieux livre contre lui tel le naufragé son morceau de bois. Ses doigts crispés luisaient dans la cave. Dans les ténèbres il ne regardait plus rien et son regard vide nous terrifiait.

« Veux-tu apprendre à lire ? demanda-t-il d'une faible voix.

– Il parle encore celui-là ? » dit Faustino à moitié effrayé.

Après la sueur froide qui avait inondé son cou, des liquides se répandaient sous lui comme d'un robinet, mélangés de sang et de liquide poisseux à l'odeur âcre. Nous avions beau l'avoir si brusquement détesté, après l'avoir si intensément redouté, j'éprouvais de la compassion pour cette grosse carcasse qui avait encore la force de vouloir nous enseigner la lecture alors que ses os devenus mous refusaient de le laisser droit.

Incommodés par ses effluves de panse défaite (« mais qu'a-t-il mangé ? » se plaignait Faustino), nous reculâmes au point le plus éloigné de la crypte, le nez enfoui dans le pli du coude. Nous gardions les yeux fixés sur son ventre qui, dans l'obscurité, montait et s'affaissait chaque fois plus bas, comme si un lutin invisible s'amusait à lui sauter sur la bidoche, c'est du moins l'impression que j'avais à cet instant précis, et voulant savoir si Faustino avait la même vision que moi, je lui demandai son avis : il me dit qu'il y avait un soufflet de forge, dissimulé dans la muraille, qui s'était catégoriquement introduit dans son miroir cristallin au moment de sa chute, lequel gonflait le ventre dans un sens, avant de l'aspirer dans l'autre.

« Nous allons mourir sans être jamais sortis de Lisbonne », dit platement Faustino.

C'était vrai. Nous en avions eu assez des ruissellements de sang, de l'eau rousse, des beuglements de vaches qu'on égorge, assez des fumées suffocantes, des vers, des mouches, des bouchers, des tripiers, des fondeurs de suif, des eaux croupies, des puanteurs et du mauvais vin, assez des cochons qu'on lâche dans la ville pour manger les détritrus, assez des hommes qui ne savent plus marcher et de ceux qui s'appuient sur les murs, assez de la boue, des amidonniers, des foulons, du rouissage, des blanchisseuses, assez d'être poussés,

marchés dessus, assez d'être enfermés dans ce cloaque de morues et de harengs qu'on appelle Lisbonne, assez de la tête des Portugais et des Portugaises, de leur progéniture bruyante, de leurs dents noires, de leur peau pleine de crevasses et de leurs cheveux gras, assez des chiens qui pissent et des chevaux morts, assez de la pauvreté, de la faim, du froid, et de cette existence livrée à la seule promesse de sa survie, et pourtant c'était ici, sous les entrailles de notre mère, que nous allions finir une existence à peine ébauchée.

« Il est d'autant plus difficile à tuer qu'il est mort depuis longtemps, dis-je sans savoir que je citais Michelet avec trois siècles et demi d'avance.

– Tais-toi sinon il va se remettre à parler.

– Quelle odeur, dis-je écœuré, il pue le pâté de mouches.

– J'ai faim, je mangerais bien une chopine de tripes et une moitié de gigot en hachis.

– Tais-toi donc, c'est pire d'en parler. »

Nous suivions, sans en manquer aucun, les hoquets sonores qui soulevaient la grosse masse de son thorax, espérant que chaque nouvelle respiration fût la dernière, partagés entre la déception de voir le corps continuer de suinter et l'espoir de le voir se lever et dire, par sa bouche redevenue gueularde, crachant la poussière, « c'est bon, je vous pardonne, sortons de cette puanteur ».

« Et si on mangeait le curé ? dit Faustino après un long silence.

– Très bonne idée, dis-je sans entrain, je te laisse commencer. »

Mon frère sortit les ciseaux qu'il avait cachés dans le repli de sa ceinture, se leva et approcha du moribond. Il lui mit les ciseaux sous les yeux et cisaila cinq ou six fois devant ses paupières qui clignaient encore de réflexe.

« On fait moins le malin monsieur l'abbé ?

– Laisse-le.

– Il nous a bien menacés, nous ! Malin-malin-malin-malin, répéta Faustino en cisillant à tout-va, ça vous dirait un petit passage chez le barbier, hein, parce qu'elle pue la mort cette barbe, vous n'avez pas remarqué, on dirait qu'un vieux lièvre y enterre ses petits, allez, ne faites pas cette tête je vais arranger ça. »

Et Faustino commença doctement à lui cisiller la barbe. Les poils du géant tombèrent dans la poussière. Sous la loupe des divinités païennes, ils étaient comme des arbres immémoriaux qu'on faisait

chuter du ciel au nom du nouveau dieu. Il y en avait tant que je m'endormis.

« Regarde mon ami, j'ai terminé, regarde comme il est beau. »

J'ouvris les yeux et je me redressai pour lui faire plaisir. Le prêtre ressemblait à un gros bébé joufflu au visage parsemé de picots. Il avait perdu sa splendeur en perdant sa barbe.

« Je lui coupe le nez ?

– Laisse donc celui qui va mourir.

– Tu n'as pas envie de couper un curé en deux ? C'est le moment ou jamais. »

Faustino ouvrit ses ciseaux et pinça le nez du pauvre curé. Il hésitait à sectionner un centimètre de chair. Je me levai et rampai jusque lui.

« Je vais lui couper autre chose, le nez, ça ne bouge pas tellement. »

Il regarda Cristovão Gonçalves, assis contre la grille, qui respirait bruyamment et nous fixait, pétrifié.

« Et si je lui coupais le petit doigt ?

– Il est fort épais.

– Une oreille ?

– Ça ne bouge pas non plus.

– Qu'est-ce qu'on coupe alors ?

– Je ne sais pas.

– Son bâton de mariage, c'est sûr.

– C'est ça, tords-lui le douzil. »

Un spasme agitait son visage. Faustino tira la lèvre inférieure entre son pouce et son index, glissa le ciseau ouvert contre la pulpe et hésita ; le sang commençait à venir quand il aperçut l'objet que la main crispée du curé n'avait pas lâché.

« Le livre ! s'écria Faustino en le lui arrachant des mains, voilà mon œuvre ! »

Le curé observait Faustino ; en plus de tous les sentiments confus qui s'entremêlaient depuis qu'il se savait au bord du trépas, une appréhension avait surgi en lui comme une araignée dans son nombril, quelque chose qui n'était pas la peur. Il chercha un mot pour qualifier cette chose, mais son esprit se déliait dans son corps en même temps que sa vie et perdait l'endosquelette qui faisait tenir les phrases entre elles, devenant une pâte molle protéiforme où se mélangeaient les

langues savantes et d'où s'échappaient des visages grimaçants. Et puis soudain, comme ses globes oculaires commençaient de lui couler dans la cervelle, le mot s'érigea dans son âme, roide et froid comme une pierre tombale, c'était le mot parmi les mots, le mot de l'homme à genoux devant son Dieu, le mot latin *misere*, pitié, pitié, mais ce n'était pas « pitié mon Dieu », mais :

« Pitié mon enfant, pitié je t'en supplie, je te le demande à genoux, n'abîme pas ce livre, tu peux me couper les oreilles et le nez, la bouche, la langue, ma branche de coural... mais ce livre, si tu le détruis, si tu l'endommages, les temps resteront obscurs. »

Alors il pleura en murmurant des psaumes en latin, *secundum multitudinem dolorum meorum in cordo meo*, il avait été le dernier lecteur, *consolationes tuæ lætificauerunt animam meam*, le dernier à se rappeler, *Et factus est mihi Dominus in refugium*, le dernier à avoir lu ce codex que Faustino s'était mis en tête de découper avec ses ciseaux. Et maintenant, il avait un vide dans l'esprit, un blanc, il ne se souvenait de rien.

« *Misere* », dit-il une dernière fois.

Et comme un idiot, il mourut.

Enfermés dans cette crypte avec le cadavre de Cristovão Gonçalves qui gisait devant nous telle une baleine échouée dans une flaque visqueuse qu'un bouchon de liège retiré de son ventre aurait laissé couler de ses entrailles, nous mourions à petit feu, de faim, sinon de soif, car j'avais trouvé un mince filet d'eau qui ruisselait le long d'un mur de la crypte, et je venais le laper, chien des rues, jusqu'à étancher la soif qui me cisailait la gorge, gardant entre mes lèvres scellées quelques gouttes d'eau que je déposais dans la bouche sèche de mon précieux Faustino, allongé sur le sol.

Parfois, quand je ne le gardais pas pour moi, je le nourrissais du cloporte que ma main réussissait à aplatir. « Tiens, du hochepot de poulaille », disais-je. Et lui murmurait « reste-t-il du borbier de sangliers ? », et je m'allongeais, fébrile, en songeant à tous ces banquets que nous avions dévalisés, et nous riions de désespoir.

Un matin, ça n'allait pas fort : la nuit avait été anormalement chaude pour cette fin d'hiver et le filet d'eau s'était peu à peu tari. J'étais allongé, la tête sur mon avant-bras, sentant les os de mes côtes me transpercer la peau. Le soleil faisait briller les ailes d'un papillon noir et blanc posé à côté de ma tête sur le sol de la crypte. Ramassant la force qui me restait, je basculai sur le côté et sans qu'il eût le temps de s'envoler je l'écrasai avec ma langue aussi sèche qu'un morceau de bois. Je fermai la bouche et restai quelque temps immobile sur le côté, la moitié du visage sur le sol, épuisé par l'effort, le papillon sur ma langue. Alors, doucement, je commençai de le mâcher, et doucement, je vis que c'était bon, que la pâte gluante m'emplissait la bouche d'une sève revigorante qui me faisait penser au blanc-manger que notre maître queux amateur d'anecdotes préparait au blanc de chapon, lait d'amandes, sucre et mie de pain ; et après en avoir extrait tout le suc,

je l'avalai, et il coula en moi comme une pâte mystérieuse offerte pour mon salut. J'eus le temps de penser qu'il y en avait peut-être un autre, alors j'ouvris les yeux, et je vis un second papillon, juste devant mon nez, et, sachant qu'il le fallait, je fis un nouvel effort pour jeter ma langue sur l'insecte, et je le mâchai aussi, expurgeant sous mes dents sa sève mielleuse, et je me disais ô Dieu que c'est bon, ô Dieu que tu me gâtes, et je mâchai doucement cette pâte aux odeurs nouvelles dont la force coulait dans ma gorge, et trouvant le ressort nécessaire je me redressai sur mes genoux, et j'aperçus cette chose incroyable : dans la lumière surréelle d'un rayon de soleil qui tombait comme un miracle, je vis des dizaines et des dizaines de papillons blancs sur le sol de la crypte, tout autour de nous, des centaines, dociles, immobiles, disposés en cercles concentriques, offerts, prêts à se faire laper, et à cet instant où je contemplai le spectacle fabuleux du dessin symétrique qu'ils faisaient tous ensemble autour de nos deux corps, à ce moment que je commençai à ramper sur le sol, tel un caméléon aux pattes cassées, afin de les gober les uns après les autres, je compris que ce n'étaient pas des papillons blancs, non, ni des insectes fabuleux, c'étaient les morceaux des pages du codex que Faustino avait découpées avec ses ciseaux, le fruit de son délit, des centaines de morceaux du livre du curé que mon frère avait méthodiquement taillé en pièces, des centaines de morceaux de vélin de formes identiques répartis en douze cercles concentriques croissant jusqu'au curé, et prolongés de guirlandes montées sur ses jambes, son ventre, ses épaules, sa tête, et même ses paupières closes, sur lesquelles Faustino avait collé deux petits carrés de vélin, ce qui lui faisait des yeux blancs.

Vrai Dieu combien ces vélin en lambeaux étaient bons à manger pour nous qui mourions de faim ! Il fallait que je réveille mon frère, qu'il en mange aussi, car chaque morceau m'avait donné de la force, et je rampai vers lui, continuant d'en mettre plein ma bouche, murmurant à son adresse :

« Faustino, mon frère, réveille-toi, les anges nous aident, nous sommes sauvés, le codex est bon. »

Arrivé à son chevet, je lui enfournai une poignée de morceaux dans la bouche, mais il ne bougeait plus, à cet instant précis je crus qu'il était mort. Je me mis à quatre pattes, et sans pouvoir me contrôler je mangeai tous les morceaux que je pouvais. Je les broutais, broutais,

broutais jusqu'à saturer ma bouche de vélin, je les mâchais, les mâchais, les avalais, les avalais, les avalais, les avalais, si bien qu'une boule pétrie d'acidité me remonta dans la gorge, passa de ma gorge à ma bouche, fit le tour de ma mâchoire, se fit écraser plusieurs fois et pétrir et enduire d'une salive alcaline qui la fit redescendre en mon estomac, visqueuse et prête à être macérée et enfin digérée, à croire que le codex avait sonné le réveil de mes réflexes bovins.

Après trois heures de ce festin ininterrompu j'avais mangé l'intégralité du livre du curé. Il était dans mon estomac, et je commençai de le roter. Le curé n'était déjà plus qu'une vague impression d'homme ; des arthropodes nécrophages sortaient de sa bouche. J'eus la certitude que la fuite générale de son principe vital par les émonctoires naturels l'avait allégé, et surtout que les morceaux de vélin digérés m'avaient donné une force nouvelle, une force capable de nous sortir de là.

Je pus me dresser sur mes pieds, et quoique je fusse pris d'un certain vertige, je m'approchai du corps du géant et je réussis à le tirer pour entrouvrir la grille et m'y glisser. La moitié de mon visage comprimée contre la pierre, je forçai pour le faire passer dans l'étau et, hurlant tel un nouveau-né qui s'arrache à sa matrice, je m'échappai.

En m'extirpant de l'église où je laissais mon ami Faustino, je titubai comme un spectre affamé, maigre et blafard, à la recherche de quelqu'un pour nous sauver. J'avançais ainsi dans la rue, les yeux fermés du soleil qui m'aveuglait, écrasé par la blancheur éclatante de ma délivrance. Comme j'aperçus des gamins courir j'essayai de leur crier quelque chose, mais je n'entendis plus qu'elles, les cloches de la ville, les cloches des églises et des couvents qui se mirent à sonner comme douze trompettes pour faire le plus grand des tintamarres. Et ne sachant pas ce qui arrivait, croyant que c'était la fin des temps, je fus incapable de faire deux pas, deux gamins me regardèrent et jetèrent sur moi des oranges pourries, lesquelles éclatèrent sur ma joue, mon crâne, mon épaule. Alors je tombai à terre où je me recroquevillai dans une immobilité d'enclume.

Des oranges, je le sus d'un coup, oui, c'était mardi gras, le jour préféré de Faustino – quel jour béni pour trouver la mort ! Nous étions restés sept jours au fond de ce trou à rats, sept jours à aplatir les insectes en léchant une muraille suintante pendant que dehors se vivaient les jours gras en préparation du mardi des permissions.

Les cheveux dans la boue je vis une veuve passer en portant son pot de lait, cassée en deux par la vieillesse de ses os, les doigts recroquevillés sur les anses comme des pinces de crabes sur le doigt du « pêcheur » ; puis ce fut le silence pendant un long moment et je perdis connaissance.

Quand j'ouvris de nouveau les yeux, ils étaient là, tous autour de moi, ou plutôt j'étais au milieu d'eux, plus exactement sous eux, troupeau qui m'enjambait quand il ne me piétinait pas. Il y avait un ermite qui portait une croix bardée de charcuterie, suivi d'une procession de muletiers et d'ânes ornés de pompons, de clochettes, de

draperies, de danseurs épuisés, de paillards et de baiseurs de culs en train de chanter, la langue dans les oreilles, les seins pétris de grosses mains, de boucles d'oreilles, de mouchoirs mis en marmotte, de jupons de couleur, de nègres enchaînés, de corsets de soie, de naines déguisées en bergères chevauchant un lion doré plus grand qu'un cheval, de femmes avec camisoles rouges, de fausses pierres, de gaufres, de gâteaux d'amandes, de masques et de rires grotesques, d'hommes-monstres qui se dédoublent, de chapeaux à trois cornes au bout desquels pendaient des tranches de lard qu'on dévore, d'enfants à la face noircie qui semblaient des diables, de danseuses avec bonnets pointus de velours noir et de jongleurs maladroits.

Les fous m'enjambaient sans faire attention : gros hommes à moitié nus, panses luisantes comme celle des dorades, fessiers de nourrices, ouvriers de la grande confrérie des saouls, enragés de rien faire, ivres, la bouteille dans le gosier, phallus poursuivant des nymphes hurlant d'allégresse, capitaines des gueux, trompette dans le fion sonnant la musique des constipés, filles aux cuisses maigres, courts sur pattes clamant l'art de se désopiler la rate, hommes-squelettes qui lancent en l'air des pommes blettes en criant « goûtez-moi ça qu'c'est bon », bourgeois sarcastiques déguisés en vendeurs d'esclaves, enfants gueulards, prêtres hilares qui partent enterrer la sardine, drôlesses aux cheveux rouges, péteurs en chef au village des vessies province des étrons, tout un monde qui passait sur mon corps, ordurier, ennuyeux, érudit, dansant, chantant, lançant des immondices au son d'une musique joyeuse, et riant à se démantibuler les mâchoires, riant à se percer la rate, riant à pleurer, sans se soucier du prêtre puant qui se trouvait dans l'église, ni de mon frère Faustino qui était en train de glisser avec lui du côté des morts.

Lisbonne était en liesse, disait oui, disait non, ensevelie et ressuscitée, et moi je fermais les yeux, j'entendais ces cris et ces chants, ces tambours, ces trompettes, ces qui rient, puis je tombai inconscient, emportant avec moi le goût âcre du premier livre qu'un enfant perdu eût jamais mangé pour survivre.

Elle : elle a le corps charnu, un peu renflé à la région abdominale, le corselet cintré et convexe, couvert de poils soyeux et roussâtres, la tête aplatie en forme de capuchon, ferrugineuse, luisante, marquée en dessus de quatre sillons irréguliers et ponctués, les antennes dilatées en dents de scie, elle est la larve *anobium pertinax* que le ver des bois dépose dans les livres.

On l'appelle *vrillette opiniâtre*, parce qu'elle n'en finit pas de vriller, elle entre dans les pages par leur face orientale et les perfore en les déféquant, elle creuse couloirs, galeries, passe d'un volume à l'autre sans jamais faire la fine bouche, crève les reliures à la colle de farine, s'en nourrit, s'en délecte, poursuit son trajet de livre en livre jusqu'à la fin de l'étagère, et elle détruit les bibliothèques avec ses mandibules pointues et noires, ses mâchoires courtes, son menton arrondi et sa lèvre inférieure échancrée.

Elle est comme moi, la *vrillette opiniâtre*, je suis comme elle, je mange les livres, pourtant non, je ne suis pas un insecte.

Lui : il est l'auteur de l'Apocalypse, le dernier livre du Nouveau Testament. On l'appelle Jean de Patmos et Jean le visionnaire, et il dit qu'il a vu un ange puissant, qui descendait du ciel, enveloppé d'une nuée, et un arc-en-ciel qui était au-dessus de sa tête, son visage comme le soleil, et ses pieds comme des colonnes de feu.

Il dit que l'ange tenait dans sa main un petit livre ouvert, et que l'ange a posé son pied droit sur la mer, son pied gauche sur la terre, et qu'il a levé sa main droite vers le ciel pour dire que le mystère de Dieu s'accomplirait.

Jean de Patmos dit encore qu'une voix venant du Ciel a ordonné : « Va, prends le petit livre qui est ouvert dans la main de l'ange qui se tient debout sur la mer et sur la terre. » Il dit qu'il s'est approché de

l'ange et qu'il lui a dit : « Donne-moi le petit livre. » L'ange a répondu : « Prends-le et avale-le, il sera amer à tes entrailles, mais dans ta bouche il sera aussi doux que le miel. » Alors Jean dit qu'il a fait ce qu'on lui demandait. Il ne s'est pas posé de questions. Il a pris le petit livre de la main de l'ange et il l'a mangé, il a fait ce qu'avait fait Ézéchiél avant lui, il a mangé le livre pour obéir à son Dieu. Et le livre mangé fut doux comme du miel dans sa bouche, mais ses entrailles furent remplies d'amertume.

Je suis comme Jean de Patmos et Ézéchiél, je mange les livres qui sont amers à mes entrailles et pourtant non, je ne suis pas un prophète, je n'ai pas vu d'ange un pied sur la terre et l'autre sur la mer, et Dieu ne me parle pas.

Moi je suis Adar Cardoso, l'enfant des rues qui a nourri son ventre de la seule chose comestible en sa prison, un vieux codex aux pages découpées en lamelles par son frère de lait. Je suis Adar Cardoso, avec mon frère j'ai tué un curé et j'ai cru mourir de faim, enfermé dans une crypte. Est-ce ma faute si le livre était empoisonné ? Est-ce ma faute s'il était livre-ver-solitaire, livre-bactérie qui se développe comme la levure dans son pain, livre-lombric qui contamine et qui croît comme le virus dans sa narine, livre-crabe qui se déverse dans le sang comme un cancer ?

Non, je le clame haut et fort avant que l'on m'accuse : je suis innocent des crimes qui ont eu lieu. Je ne les ai pas voulus. Je ne les ai pas souhaités. Je ne les ai pas entrepris. Je ne savais pas. Je ne savais rien de ce livre. Je ne l'ai pas mangé par décision métaphysique, je ne l'ai pas mangé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je l'ai mangé parce qu'il était là et que j'avais faim – je ne suis ni prophète ni insecte.

Je sais que je dois vous parler de ce livre. Mais je sais aussi que ce n'est pas le moment. Je sais que je dois vous dire pourquoi il était empoisonné et qui l'avait empoisonné. Et je le ferai. Mais je le ferai plus tard. Lorsque j'aurai raconté certains détails de ma métamorphose.

« Adar, Adar, mon chéri », c'était ma mère, elle me prenait dans ses bras, elle me couvrait de baisers, « maman », « Adar, mon chéri », elle criait en me filant des claques tandis que derrière elle, un vieux qui sentait le mauvais vin vantait les mérites d'une putain calzada de Estrella, et ma mère l'engueulait, « dégage pine d'âne, le mal de bec t'emporte, mon fils est crevé », non maman, pas encore, regarde, écoute, penche-toi, je respire, le carnaval, « Faustino adore tellement le carnaval », il faut le sauver, « dans la crypte », « oui, dans l'église », « qu'avez-vous encore fait ? », se lamentait-elle en se frappant la poitrine, « Fernando va vite voir, vole, cours, il est encore temps », et je voyais la petite silhouette frêle du tailleur qui zozotait partir en courant vers l'église, je sentais de grosses mains me prendre, un homme, cette voix, Valerio, « vite », disait maman, « par là, attention à la marche », ils me portaient à travers les ruelles, jusque chez nous, je perdais de nouveau connaissance, « la cruche ! », elle m'en vidait la moitié dans la gorge, je vomissais, « bois mon fils, tousse », elle m'aspergeait le visage d'eau, « tu as faim ? », elle me mettait du pain dans la bouche, je le crachai, « non pas de pain », « si ! mon fils, mange, on dirait un squelette », « oui maman je suis ton fils mort », « non ne dis pas de bêtises, viens, mets-toi là », elle me couchait, m'embrassait, me couvrait, « tu es si maigre, tu veux de l'eau ? », je sombrai.

Valerio partit chercher Ubaldo, qui savait le latin et se targuait de médecine, mais comme il ne le trouvait pas, il fit quérir Gustavo, le corneur à la turelurette, lequel envoya deux compères à sa recherche, lesquels devinrent quatre, puis six, si bien qu'à la fin, c'étaient dix personnes qui se pressaient émues autour de la paillasse dans laquelle on m'avait porté, tous habillés dans leur costume d'apparat,

portant chaperons, houppelandes, bas rouges et blanc, grand manteau violet et chapeau à grelots, l'un troubadour en costume d'oiseau, l'autre éphèbe en Arlequin, le troisième fiancé du second habillé en Turc, et tous, animés aux vapeurs du père Bacchus, bouleversés par le malheur qui touchait ma mère, la plaignaient et pleuraient à chaudes larmes, consolant Rosa qui criait, vociférait, fustigeait Dieu de tuer ses enfants un jour de fête, puis changeant d'avis dès qu'on abondait dans son sens, frappait les crânes et les épaules en criant « taisez-vous bande d'idiot vous voyez bien qu'il respire ».

Quand j'ouvris de nouveau les yeux, je vis que Faustino cliquetait des dents à mes côtés. Suivant mes confuses indications, le petit tailleur qui zozotait avait trouvé le cadavre du curé et le corps inanimé de mon frère. Il avait tenté de le sortir par la crypte, mais il pleurait si piteusement, et l'escalier était si rude, qu'il était ressorti chercher du secours, mais c'était jour de carnaval, et personne n'avait voulu l'aider, sauf un grand type aux bras comme des cuisses et aux mains comme des pieds qui souleva son masque joyeux : c'était ce porc de Zuriaga, qui le poursuivit en riant de sa grande bouche pleine de dents noires. Fernando Almirante, craignant d'être aéré pour de bon, retourna se cacher dans la crypte, et, contre toute attente, le chiffonnier, voyant ce petit garnement de Faustino da Silva inconscient, allongé aux côtés du cadavre d'un homme d'Église, prit les choses en main, ou plutôt le corps, qu'il transporta à travers les rues sur son épaule, jusque dans les bras de sa mère qui le couvrit de baisers, éplorée, et qui se fichait pas mal de savoir qu'on avait trouvé ce pauvre curé du Rossio « tué tout mort » à ses côtés.

Un petit vieux rougeaud qui semblait souffler l'air chaud de l'Afrique par ses narines et que dans le quartier on surnommait *Docteur Grosse-Tête* était à notre chevet, accompagné d'un grand roux que les enfants appelaient *Grand-Nez*. Derrière leurs épaules, ma mère les poussait :

« Allez-vous les sauver ?

– Madame, je le ferai, par la science d'Hippocrate et d'Aristote, mais il faut nous renseigner. Nous sommes tous faits de feu, d'air, d'eau et de terre, chacun résultant de l'union des quatre qualités premières du monde élémentaire : chaud, froid, sec et humide.

– J'en suis sûre, mais sauvez-les.

– Le corps est formé de quatre humeurs qui coexistent : le sang, le

flegme ou pituite, qu'on trouve dans la glande pituitaire, la bile noire ou mélancolie, trouvée dans la rate, et la bile jaune, trouvé dans la vésicule biliaire ; c'est pourquoi nous avons besoin de connaître les circonstances de la maladie, car chacune des quatre humeurs possède toujours deux qualités associées : il convient donc de leur opposer l'intervention ou le médicament doué des qualités contraires, vous comprenez ? Si la maladie est due à l'excès d'une humeur chaude et sèche, comme la fourbure aiguë, par exemple, il faut traiter le sang par le contraire, c'est-à-dire par l'ingestion d'eau *humide* et froide.

– Ah, dit ma mère, fort bien, mais par chez nous l'eau est toujours humide.

– C'est pourquoi je la prescris, madame, et de la même façon, si la maladie est due aux humeurs froides, comme le cymoyre, il faut un traitement chaud, vous comprenez ? De quel type est la maladie de vos enfants ? Plutôt humide ou sèche ?

– Euh... sèche... certainement, dit Ubaldo qui se tenait au premier rang, ils étaient enfermés dans l'église, sans nourriture et sans eau.

– Bien. Quand on ne boit pas on s'assèche, et quand on ne mange pas c'est pareil, or pour guérir d'une maladie desséchante, il faut... ?

– Humidifier le corps du malade avec des tissus froids et humides, répondit Grand-Nez du tac au tac.

– Exactement, dit Grosse-Tête.

– Apportez-moi des linges trempés d'eau glacée je vais procéder, mais d'abord j'ai besoin d'examiner celui-là de près, il me semble avoir le ventre bien dur à la palpation, et il a quelque chose dans la bouche on dirait... »

Le docteur aristotélicien m'ouvrit la bouche et plongea ses gros doigts sales sur ma langue.

« Hmm... *egritudines intra os*, dit-il à son assistant qui s'empressa de faire une tête de circonstance.

– C'est-à-dire ? demanda ma mère au supplice.

– Il faudrait voir le sang, car en touchant bien on dirait une grenouillette sublinguale. Oh ne faites pas cette tête-là, c'est du latin scientifique mais ce n'est pas contagieux, sublinguale, de *sub* et de *lingua*, c'est une sorte de kyste des glandes salivaires palatines, une maladie typique des vaches.

– Des vaches ? »

Le docteur avait-il dans sa besace le remède pour empêcher la

métamorphose qui me menaçait ? Je ne le sus jamais, car ma mère qui ne supportait qu'on dise pareille horreur sur son enfant chéri, prit le docteur par les épaules, le retourna face à la porte qui donnait dans la rue et lui mit ce coup de pied historique qui le propulsa au milieu de la ravine, la gueule dans la bouillasse, à la suite de quoi il hurla, cracha et jura que les foudres d'Hippocrate maudissent ma santé, avant de fuir dignement en se frottant le derrière et le menton, suivi de près par son jeune assistant qui remettait son chapeau.

Dès le jour d'après, Faustino était dehors, courant, jouant, riant avec d'autres enfants, et revenait me voir dans ma paillasse tous les quarts d'heure, me disant « allez viens, debout paresseux ». Mais moi, j'avais la fièvre, je tremblais, je claquais des dents, rétif à toute nourriture.

Je le sus d'une science qui venait du lombric que j'avais dans le ventre, j'avais envie d'aller en trouver d'autres, tout de suite, maintenant, sur-le-champ, aussi vite que possible, non pas un, mais des, non pas des, mais du, il m'en fallait, et plus vite que ça, je n'avais pas besoin de m'y résoudre, c'était un commandement, il fallait que je m'en foute plein la gueule, que je l'avale, le digère, le mastique ; il me fallait du vélin, du vélin à bouffer, du vélin à becqueter, du vélin-velot à qui mieux mieux, en pagaille, à me farcir le râtelier, à m'éclater le grandgousier, du vélin-papillon à m'estampiller la rate au veau mort-né premier choix.

J'étais trop faible pour me lever. Je fis un rêve gluant qui disait les choses. J'étais sur le dos, allongé sur une table dans le scriptorium d'un couvent ; le vélin que j'avais mangé s'était aggloméré à l'intérieur de moi en un seul rouleau immense, je suis, j'avais chaud, mon ventre était gros, Faustino me serrait la main et criait « pousse fort, encore, pousse encore plus fort » et, tandis que je tentais d'expulser ce volumen antique qui refusait de me sortir du corps, je me redressais pour voir à quoi il ressemblait et je hurlais d'horreur devant l'impossible : non pas un rouleau sacré mais la branche d'un arbre, puis l'arbre lui-même, entier, un arbre en pleine floraison que des moines s'évertuaient à extirper de mon ventre ; alors je pleurais, je pleurais moins de douleur que de peine car dans mon rêve je ne sentais plus rien, ni le bas, ni le haut, ni les branches, ni les racines, ni

les ailes des oiseaux qui pourtant devaient prendre garde de ne pas se faire déchirer par l'étroitesse de mon couloir, et Faustino me caressait le visage, les cheveux, et me disait « ne pleure pas, Adar, ne pleure pas, c'est un grand jour, regarde, les Carmes, ils écrivent », je tournais la tête et je les voyais affairés, tous ces frères carmélites penchés sur l'arbre dont j'accouchais et sur lequel ils déchiffraient la longue et interminable phrase gravée en spirale qui s'enroulait autour de son écorce ; et mon frère me massait le bas et se penchait à mon oreille en répétant « réjouis-toi, mon frère, mon âme, c'est lui, tu le voulais tellement, le livre dont Dieu nous a donné la garde, le voici ».

Dehors, c'était toute une histoire car des femmes qui s'étaient occupées de la toilette du curé mort avaient observé à l'arrière de son crâne le trou par lequel Faustino l'avait planté. Elles avaient voulu que leurs abbés viennent voir ce trou, afin qu'ils le mesurent, y mettent le doigt, trouvent avec quoi on l'avait fait ; mais Cristòvão Gonçalves avait été un prêtre si solitaire et si peu orthodoxe que personne ne voulut se déplacer.

Un détail, cependant, ne cessait de les intriguer : le fait qu'il se soit fait couper la barbe au jour du trépas : « il ne se l'est pas coupée seul », disait l'une ; « c'est l'assassin qui l'a fait », disait l'autre, « et pourquoi donc ? » demandait la troisième, « mais pour l'humilier », tranchait la dernière, « ah ? répondait le chœur, l'humilier ? vous pensez vraiment ? » ; et alors ça n'en finissait plus de dissenter : « Le criminel avait-il pris le temps de lui couper les poils *après* le crime accompli ? L'avait-il fait de façon encore plus pernicieuse *avant* de l'assassiner, comme Dalila avant de livrer Samson aux Philistins ? Qui était cette Dalila qui avait voulu se venger de Cristòvão Gonçalves ? Avait-il une ennemie ? Un ennemi ? Et pourquoi la barbe ? »

Ces femmes dormaient, mangeaient, cousaient, faisaient leur marché avec ce mystère, lequel enflait et prenait de l'importance, si bien que de femme en femme, de mystère en mystère, d'hypothèse en hypothèse, la vie secrète du prêtre Cristòvão Gonçalves prenait des allures de roman. On disait qu'il avait eu une maîtresse et que son mari était venu se venger ; on disait que ce n'était pas une femme mariée, mais une religieuse franciscaine prénommée Mariana qui n'avait pas supporté ses silences ; on disait qu'il fricotait dans la crypte avec des jolis garçons, qu'on avait voulu lui extorquer de l'argent, que ça s'était mal terminé.

Les commérages remontèrent aux abbés, puis aux vicaires, puis aux évêques, puis à l'archevêque, puis au patriarche, lequel n'eut d'autre choix que de se déplacer en personne, entouré d'une invraisemblable procession de robes, de toques et de narines bouchées dont aucune ne voulait humer l'infâme odeur de viscères qui s'y trouvait encore. Mouchoir sur la bouche, on causa en faisant des petits pas de pénitents, prenant garde où l'on mettait les pieds, car ça collait, on se tut, on hocha la tête en faisant « oui, oui », puis « non, non », puis « sans doute », puis « très certainement » ; on prit l'air sérieux, on prit l'air horrifié, on prit l'air pensif, et comme il n'y avait plus d'air à prendre, et même qu'on suffoquait dans cette crypte où s'entassait une dizaine de gens d'Église qui n'en pouvait plus d'incuber de l'oxygène putride, on ferma les yeux, on se pinça le nez, et l'on pria secrètement qu'un miracle advienne et abrège la visite.

Comme le patriarche voulait des réponses, on semblait attendre qu'elles poussent du sol. Tous observaient le saint homme dont le fessier était si impérieux qu'il sortait rarement de sa chaise à porteur pour en revenir bredouille. On le vit marcher dans la crypte, mains derrière le dos, yeux plissés dans l'obscurité, on le vit toucher entre ses doigts des morceaux de reliure de cuir et des bouts de vélin déchirés, on le vit examiner deux cercles de fer et des chaînes attachées au mur, ramasser deux gamelles de bois dans la paille, et l'on frémit, car visiblement il y avait matière à réfléchir, et personne ne l'avait fait avant lui, comme s'il avait été le seul à savoir se servir de sa cervelle (et c'était peut-être la raison pour laquelle il était patriarche), et l'on savait que c'était mauvais signe, que chacun dans l'assemblée risquait d'en prendre pour son grade, alors on attendit ses conclusions, et l'on s'étonna lorsqu'il demanda le nom des deux prisonniers que le prêtre avait tenu enfermés au moment des faits.

Alors ce fut empressement et réveil de la foule des idiots, tout le monde voulant plaire, personne ne voulant être pris en défaut, « ah, oui, tiens, ah non, des prisonniers, oui, certainement », et comme personne n'avait réfléchi à tout cela et que personne n'avait d'idée sur rien, chacun regarda ses chausses en espérant que la réponse pousse encore une fois du sol, mais comme elle ne poussait toujours pas, on fit chercher une petite vieille sourde comme un pot et aveugle comme un mur qui fascinait son monde parce qu'elle savait tout.

Heureusement qu'elle n'était pas muette, cette petite vieille, car

elle confirma qu'une semaine avant sa mort le curé avait voulu punir deux chenapans du Rossio, lesquels s'étaient illustrés par de crasses bêtises au grand marché du port, mais elle ignorait leurs noms, vu qu'ils étaient aussi « laids que puants », et elle n'avait pas voulu se salir l'esprit à en savoir davantage.

Allant et venant dans la crypte, le patriarche ramassa le marteau des tailleurs de pierre au pied du tonneau et releva qu'une substance gélatineuse s'y trouvait encore. Il la goûta, fit la grimace, avisa la hauteur présumée d'un enfant juché sur ce tonneau et l'endroit où se situait le trou à l'arrière du crâne et commanda d'une voix claire qu'on écume les taudis de la rue Merderon à la recherche des « petits bâtards » qui avaient tué le père Gonçalves.

Tandis que la procession des abbés montait de l'église, suivie par une foule en colère qui demandait qu'on nous attrape et nous brûle, Faustino se précipita dans ma paillasse et me supplia de fuir. Alors je me levai sur mes rotules et, appuyé sur lui, je sortis dans la rue, les yeux blanchis du soleil de mars, et nous grimpâmes au pied de la citadelle dans la Mouraria, à travers des ruelles si tortueuses qu'on devait se baisser pour passer entre les maisons mal bâties, évitant les sauts de pisse que les Lisboètes jetaient par les fenêtres en hurlant « *Água Vai !* ».

J'étais pieds nus, je trébuchais et boitais, une douleur d'aiguilles plantées dans chacune de mes cuisses. Parfois je m'arrêtais pour observer la ville et la mer à l'horizon, le souffle court, la transpiration froide dans ma nuque raide. Après une volée d'interminables escaliers, nous longeâmes les boutiques des artisans mudéjars : nattiers, cordiers, menuisiers, tondeurs, tous affairés, vendant, travaillant, négociant. C'est dans le ventre d'un four banal trouvé près de notre terrain de jeu que nous décidâmes de nous cacher. Ce fut là, derrière les remparts de la ville, à l'ombre d'une toiture à moitié effondrée dissimulée sous les branches d'un olivier, que je devins le Mangeur de livres.

Lorsque vous avez dans la bouche un codex de haute graisse, que vous lui brisez l'os et le sucez jusqu'à la substantifique moelle, alors la matière libère cet incomparable nectar qu'elle garde dans le pli de ses formes et qui exprime la mémoire des transformations qu'on lui a fait subir.

Chaque codex a son odeur, en fonction des animaux sur lesquels le scribe a fait son travail, et c'est parfois tout un troupeau qui continue de vivre dans un livre, comme dans les bibles du neuvième siècle, que l'on fabriquait en cousant la peau de deux cent dix moutons ; chaque livre a son parfum, d'après la solution de chaux employée pour nettoyer sa peau, de son pliage spécifique et de la nature des pigments qu'on utilise pour les lettrines et les enluminures.

J'aime les bibles dont les feuilles sont minces, pliées dans le sens de l'échine, celles dont l'encre est appliquée directement sur leur matière même, et non sur le blanc d'œuf comme cela se fait parfois au risque de voir l'écriture se détacher ; j'aime les pages aux lettrines minérales et aux formes figuratives qui se prolongent dans les marges fourmillantes d'animaux et de monstres aux visages presque humains, j'aime les bouts de ligne aux formes géométriques, les spirales, les motifs végétaux.

Je les lèche, commençant par la corde de couture de la reliure, et j'aime sentir l'animal, j'aime deviner l'empreinte de ses veines, les tâches vitreuses, les nodosités, les traces de l'implantation de ses poils qui restent sur chaque feuille malgré le travail d'effleurage et de ponçage de l'artisan, jusqu'au goût des outils dont je sens le passage du bout de ma langue, par les traces de stries qu'ils laissent au moment du polissage.

Chaque trou, chaque déchirure, raconte l'histoire d'une bête morte

pour un livre, l'histoire de celui qui en est l'auteur, et de ceux qui se sont appliqués à le reproduire : les copistes, les enlumineurs, les rubricateurs, les calligraphes, tous ces moines occupés à donner naissance aux livres, qui y passent sans rechigner leur brève existence, copiant lettre après lettre, heure après heure, mot après mot, jour après jour, phrase après phrase, année après année, en silence, penchés sur chaque virgule, chaque lettrine, chaque tiret cadratin, courbés, le nez sur leur métier, humbles devant l'infinité de la tâche, mais ravis, pour la plupart, d'y être ainsi attachés, comme dans une interminable prière.

Les livres sont vivants, ils se combinent à l'intérieur de votre corps et laissent exploser leurs mélodies en bulles invisibles qui chantent en vos papilles. J'en ai mangé des courts, des larges, des maigres, des gros, j'en ai même mangé un de vingt pieds de long qu'on avait fait chez les anciens en utilisant des peaux qu'on taillait en bandes puis qu'on cousait les unes aux autres afin de faire des rouleaux, j'en ai mangé des plus hauts que larges, des carrés, des rédigés à la pointe sèche, d'autres à la mine de plomb, des blancs comme la neige écrits à l'encre rouge de cinabre, des teints en pourpre à l'encre d'or ou d'argent, des en capitales, régulières et bien proportionnées, d'autres en onciales, demi-onciales, onciales gallicanes et d'Italie, d'autres en minuscules cursives ; j'en ai mangé des tachygraphes, des calligraphes, certains ornés de portraits, d'autres à capitales rustiques, cursives, visigothiques, lombardes, carolines, capétiennes, ludoviciennes et gothiques ; j'en ai goûté en peaux passées à la chaux, peaux écharnées, ratissées, adoucies à la pierre ponce, peaux grattées et lavées pour réécrire dessus, *pergamenum* et *pergamenta*, feuille de Pergame, en provenance d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne, de Hollande ; j'en ai croqué en peaux de chèvres, brebis, agneaux, chevreaux avortés, *membranae caprinae*, *agninae*, *ovillae*, *vitulinae* et *haedinae*, vélins surfins appelés *pergamenum abortivum*, délicieux écrits à l'encre des Rabbins, celle que l'on fabrique avec du noir de fumée, de l'huile de poix mêlée de charbon et de miel.

« Hé réveille-toi, dis-je à Faustino en le secouant par les épaules.

– Hein... ?

– Réveille-toi, c'est maintenant qu'il faut aller.

– Où ?

– Manger.

– Manger ? Mais où ? Tout le monde dort.

– Justement, personne ne nous verra, suis-moi, je sais où nous trouverons à manger. »

Après avoir longé un chemin sur la colline du Bairro Alto, nous arrivâmes à une ferme abbatiale située hors de l'enclos, puis, traversant ventre à terre quatre jardins cultivés autour d'une cour d'honneur, nous nous arrêtâmes devant une silhouette noire si profonde qu'elle absorbait la nuit.

« Le couvent des Carmes ? demanda Faustino, étonné.

– Tout le monde sait que les prêtres sont des goinfres, ils prient seuls mais mangent comme quatre, leurs armoires sont pleines de saucisses », dis-je pour le convaincre d'entrer.

L'église était silencieuse à cette heure avancée de la nuit. Nos ventres gargouillaient si fort qu'ils semblaient faire un bruit de marbre qu'on tire sur du granit. Faustino oublia sa science de gueule pour un saint ciboire orné de pierres dures qu'il manipula en tous sens, sans voir qu'il était en or pur et datait des rois wisigoths d'Hispanie.

« Avec ça on va pouvoir se payer tous les banquets qu'on voudra », dit-il en l'arborant fièrement.

Faustino tenta de faire sauter les pierres mais laissa tomber le couvercle du ciboire ; il fila à travers l'église dans un interminable bruit de vaisselle qui roule.

« Attention ! dis-je, les pères carmes, ils sont juste à côté !

– T'inquiète, ils roupillent ! Hé ! vise un peu ! » dit-il en apercevant une chapelle de marbre noir dans laquelle se trouvait une Vierge de même couleur, sertie d'or et de diamants. Il bondit comme un singe, et agrippé au bras de la statue, il le cassa, grimpa à califourchon sur ses épaules et, ainsi juché, lui arracha les deux yeux avec la pointe de ses ciseaux.

Soudain il m'aperçut et s'écria : « Mais ?!... Tu... que fais-tu cochonnet ? »

Puis il éclata de rire.

« Adar ! »

Je devais ressembler au lapin qui s'enfile le pissenlit, car je mangeais – à même le livre – les feuilles de la bible que j'avais été chercher dans l'ambon.

« Que fais-tu, fou que tu es ? »

Je mâchais, soulagé de manger la seule chose dont j'avais envie. Mon compère descendit de sa statue et s'approcha de moi, partagé entre amusement et pitié, observant la passion frénétique avec laquelle j'avalais ces feuilles de vélin pourtant si épaisses. La salive mélangée des acides me coulait de partout, et Faustino me regardait, étonné, se demandant s'il ne rêvait pas.

« Attends, dit Faustino, j'ai mes ciseaux, je vais t'aider sinon tu vas t'étouffer. »

Il s'empessa de découper des bandelettes ; moi de les rouler et de les avaler.

« Je crois que tu es fou, codex-mangeur. »

Il joua de vitesse pour découper aussi vite que je mangeais. J'enfournai ce foin dans ma gueule.

« Avale, mais avale donc, tu vas finir par mourir bloqué. »

Le tout s'agglutinait en une boule jaunâtre qui me collait aux dents. Faustino trouva du vin de messe et m'en versa deux gorgées dans le bec.

« C'est donc si bon ? je vais goûter. »

En guise de forme savante, il avait pris soin de découper la silhouette d'un âne entier, oreilles dressées, museau baissé, gros corps sur quatre petites pattes, armée d'une pine aussi large qu'un bras mou.

« Tiens, la voilà ton Eucharistie. »

Il l'avala en hennissant, la mâchouilla, la cracha.

« Beurk, aussi bon que des copeaux de bois.

– Viens par là, lui dis-je, ça sent le codex à plein nez. »

C'est en suivant les effluves du vélin que j'entraînai Faustino dans le cloître aux majestueuses arcades, dans les couloirs du couvent des Carmes, dans le réfectoire que dominait la grande figure de la Sainte Vierge, tout droit à la recherche de l'*armarium*, le dépôt des livres. Nous visitâmes la laverie, le chauffoir, les cuisines, et le garde-manger que Faustino ne put s'empêcher de dévaliser, avant de finir près du mur nord du cloître, où nous entrâmes dans le scriptorium, là où

naissent les livres.

Un feu finissait de se consumer dans l'âtre et éclairait de sa lueur orangée la douzaine de tables sur lesquelles les moines-copistes effectuaient habituellement leur tâche. L'endroit était désert. Je découvris un cadran solaire, une horloge à eau et deux lampes à huile, des calames, des encriers et des grattoirs, qui déjà me faisaient monter la bave.

Au fond de la salle se trouvaient quatre armoires encastrées dans la pierre. J'ouvris la première et estimai d'un coup d'œil le possible butin : elle était pleine de mille soixante-sept rouleaux arabes et turcs datant de la présence mozarabe au Portugal, contenant des décrets, des traités, des fatwas poussiéreuses que j'écartai d'un geste de la main, tant l'odeur de moisi m'insupportait. Les deux armoires suivantes renfermaient une collection de vieux volumen, de bulles papales, de listes de sépultures et d'acquisitions de biens fonciers, de listes de revenus obituaires des paroisses de la ville, de codices en tous genres et d'une maigre collection de codex offerts à l'occasion de l'octroi de l'archiépiscopat à la ville de Lisbonne, copiés sur du papier de coton épais et rude comme des langues de chat. La quatrième armoire me mit en appétit. Mes mains passaient sur les codex vieux d'un siècle, dont un vocabulaire latin composé par Alphonse de Lourical sur vélin pourpré, et un autre intitulé *Des confessions de saint Augustin*, écrit par le père Theotonio de Condeixa, moine du monastère d'Alcobaça ; une bible ayant appartenu au roi João premier ; *La Vision de Tondale*, écrite en gaëlique, traduite en latin puis en portugais par frey Marcos, qui raconte ce qu'on voit des peines de l'Enfer et des gloires du Paradis ; le *Livre des lignages* du comte dom Pedro et l'*Histoire générale* d'Alphonse dix le Sage. C'était du vélin de premier choix et Faustino me retint le bras avant que je ne plonge dans ma voracité, car une fois que j'y entrais nul ne pouvait m'en sortir. Il me montra cinq écussons bleus entourés de douze tours d'argent sur champ de gueule : le sceau royal, peint sur la dernière armoire.

J'ouvris les portes ; elles grincèrent. Dedans, c'était un trou béant, noir et profond. Un courant d'air frais passa dans nos cheveux. Je mis la main à tâtons, il n'y avait rien : le vide. Je mis le bras : c'était un passage. Nous entrâmes dans le placard, à petit pas, dans l'obscurité complète, sentant sous nos pieds une pente douce que terminait l'arête d'une première marche.

« Attention, ça descend. »

Nous avançâmes dans un couloir creusé dans la roche, puis il y eut d'autres marches, nous les comptâmes pas à pas. Il y en eut soixante-dix-huit, puis il y eut un nouveau couloir qui nous conduisit à un mur. Là, toujours dans le noir le plus complet, une porte. Faustino était derrière moi et me tenait les épaules. J'ouvris la porte. Il y eut de la lumière venant d'un puits creusé dans le plafond ; elle éclairait une pièce ronde au milieu de laquelle trônait un Jupiter Sérapis haut de seize pouces, taillé dans une agate qui nous fixait de ses yeux creux. Nous entrâmes.

La bibliothèque avait été rénovée récemment. Elle protégeait sa précieuse collection derrière sept armoires grillées, dans lesquelles trente-deux corps de tablettes recouvertes de peau et bordées de drap accueillaient, sur onze rayons, les plus fins vélins in-folio, in-quarto, in-octavo, enluminés par les plus grands maîtres de l'Europe, Jean Le Noir, Jacquemart de Hesdin et les frères de Limbourg, protégés de couvertures en cuir et fermés de loquets de métal, ornés de diamants, de feuilles d'or et d'argent. C'étaient les mille volumes légendaires de l'infant Dom Henrique, dit Henri le Navigateur, le prince bien-aimé du Portugal, mort trente années plus tôt ; la collection la plus estimable du Portugal, et peut-être, à cet instant-là, la plus précieuse de l'Occident – car enfin, depuis son enfance, l'infant Dom Henrique avait

eu la passion des cosmographes, il s'était fait procurer dans toute l'Europe et jusqu'au pays de Cypango, le gratin étoilé des codex nautiques et géographiques. Il les avait d'abord fait rassembler à Sagres, où le jeune gouverneur de l'ordre du Christ tenait sa base nautique et scientifique, avant de les faire transporter ici au couvent des Carmes en ce lieu secret, après la chute de Constantinople, au cas où les copies qui se trouvaient au dépôt du trésor royal seraient endommagées.

« Il y a plus d'or et de diamants dans ces livres que dans toutes les bibliothèques du Portugal », dit mon frère en attrapant un codex dont la reliure brillait dans la nuit.

Je reconnus les codex comme la louve ses petits, en reniflant l'odeur chargée d'encre sèche qui agitait mon membre naturel tout alerté de la succulente purée qu'allait sustenter mon estomac bovin. Manger mille codex, les mille codex du plus grand roi du Portugal, les mille plus beaux codex jamais réunis en Occident, c'était une folie, mais une folie devant laquelle je ne pouvais reculer ; manger mille codex, mille livres de deux cents pages en moyenne, soit un total de deux cent mille pages, à raison d'une centaine de pages à la minute, cela ne faisait jamais que trente-cinq heures de mastication continue, ce qui n'était pas impossible, étalées sur quarante-huit heures, pourvu que Faustino accepte de me suivre dans cette entreprise ; manger mille codex, mon Dieu et si quelqu'un venait, comment les emporter, rester cacher ? Je savais que si je plongeais dans ma folie je serais comme un tigre affamé dans un enclos de porcelets, reniflant les vélins pour identifier le côté poil du côté chair, déchirant les livres en deux par la reliure, arrachant les cahiers, les quaternions, binions et ternions, les engloutissant par portions, les mâchouillant, les mastiquant bruyamment, les joues énormes, les lèvres luisantes de bave alcaline, reniflant, suintant, bientôt à quatre pattes pour être plus près de ma pâture, ogre que j'étais, moi l'enfant-veau dans la grande prairie des livres, chaque cahier comme une touffe d'herbes, j'allais les avaler, j'allais les déglutir, j'allais les ruminer, ces pages-luzerne qui me faisaient décoller de terre, les mains en râteau, la bouche en golem à vélin, mâchant les yeux fermés devant ce plaisir sorcier, au bord de l'extase.

Alors, comme c'était une entreprise de dévoration colossale, j'en pris un qui me parut bon, je le déchirai d'un coup en deux par la

tranche et commençai par le manger comme un gâteau. C'était un codex de cent trente-cinq feuillets répartis en dix-sept cahiers de huit feuillets, à l'exception du dernier qui n'en compte que six, un manuscrit original paru à Tolède il y a cinq cents ans qui avait été traduit par un ancien bibliothécaire à la cour du calife 'Abd Allâh Al-Ma'mûn de Bagdad, empereur des musulmans de Samarcande à Saragosse et de Palerme à Tambouctou. Et, tandis que je mâchais les pages que j'avais prises à pleines poignées, je sentis dans la bibliothèque l'odeur de deux codex exceptionnels, deux livres qui vibraient à mes narines d'une odeur si suave que je devins comme fou. Je me mis à les chercher parmi tous les livres, mais il y en avait tant que je n'arrivais pas à les trouver.

Les laudes sonnèrent et Faustino m'arracha à mon rêve. J'eus beau vouloir rester, il me tira, me poussa, et comme il me promit de revenir bientôt piller l'incroyable trésor, j'acceptai de partir.

Nous marchâmes vite en dévorant nos festins, lui la volaille qu'il avait sortie de ses vêtements graisseux, moi le vélin de Tolède que je m'évertuais à terminer, et nous avions si peur de nous faire prendre que nous les mâchions à toute vitesse, lui crachant les os sur les murs, moi la bouche transformée en cimetière de fermoirs, de cabochons et de chaînes que j'expulsais en rotant, et c'est ainsi que nous sortîmes ce matin-là de la ville, les fesses comprimées pour ne pas laisser échapper l'armée de flatulences qui semblait vouloir rompre les murs du guet.

C'est après ce qui précède qu'arriva ce qui suit. Pour nous qui n'avions l'air encore que de pauvres enfants chétifs, il était facile d'entrer où nous le souhaitions, car c'était « barrez-vous, les nabots ! », comme disaient à l'époque les commis des banquets.

Nous n'étions pas gros et nous glissions moyennant quelques contorsions dans les soupiraux, les fenestrons entrouverts, les portes mal fermées et pendant que je me bourrais la gueule de vélin Faustino essayait, à l'aide de la pointe des ciseaux, de faire sauter les fins rubis, fines turquoises, fines émeraudes et unions persiques qu'il trouvait dans les reliures des codex précieux ou sur les statues. S'il n'y en avait pas, il s'emparait des tabernacles, ciboires et vases de valeur qu'il jetait dans le gros sac de jute qu'il portait sur le dos, il brisait les troncs dont il écumait les quelques pièces, et se félicitait des langues de mouton à la vinaigrette et des perdrix à l'orange qu'il allait se payer après quelques caillies au laurier et poussins en sauce dans les cuisines du presbytère ou du couvent.

Nous filions dans la nuit, évitant les rondes et les torches en feignant de n'être rien, assoupis dans le coin d'une ruelle sur notre gros sac si l'on passait devant nous. Puis nous retournions sur les hauteurs de la ville, nous extirpant des remparts et défiant le guet en empruntant le tunnel des chiens errants et des renards, nous courions à travers champs jusqu'au four banal effondré, et nous nous y cachions jusqu'à la nuit suivante. Faustino y avait creusé un trou et c'est là qu'il y déposait les fruits de ses larcins.

Chaque matin, en ouvrant les églises et les collégiales, on découvrait des nouveaux forfaits des pilleurs de temple. Dès que ça arrivait, les cloches donnaient l'alerte, les bourgeois se dépêchaient, le petit peuple, les gens en armes, les cordonniers, les tailleurs, les

forgerons, les charpentiers, les tonneliers et les muletiers ; tous se pressaient, poussant du coude, entrant dans le lieu saint en cherchant des yeux ce qui n'y était plus, les pierres précieuses, certes, la vaisselle liturgique, plus encore, mais surtout ce dont toute la ville parlait, parce que ça la fascinait, parce qu'elle n'avait jamais connu ça : les livres souillés, déchiquetés, les couvertures arrachées, les reliures mises en charpie, que chacun voulait voir de ses yeux vus, parce que la violence faite aux livres, c'était étrange.

Certes des bibliothèques, on en avait détruit, tant chez les uns que chez les autres, à Antioche et Constantinople, à Alexandrie et Cordoba, et chaque fois c'était la mémoire des uns et des autres qu'on avait assassinée, ça on le savait, ça arrivait ; mais cela, le viol et le saccage du livre paisible, démuni, solitaire, arraché en pleine nuit au silence des lieux saints, sans motif, corps tordus, démembrés, pages déchirées à même la bouche (puisqu'on trouvait partout des traces de dents), c'était inouï.

Chaque matin apportait son lot de tristes nouvelles. On parlait des voleurs : les a-t-on trouvés, les a-t-on attrapés, comment et pourquoi le guet n'a-t-il rien vu ? Et comme ces attaques touchaient aussi bien la bonne ville que le quartier juif et la Mouraria, aussi bien les synagogues des paroisses de Santa Maria Madalena, de São Julião et de São Nicolau que la grande mosquée de la rua do Capelão – et que *pour une fois ce n'était pas leur faute* –, on ne vit pas, comme d'habitude, les chrétiens se jeter sur eux, piller leurs maisons et vouloir les exterminer, non, tous se retrouvèrent un peu partout pour parler. On courait à Nossa Senhora de Graça et à São Vicente de Fora, le lendemain à São Domingos et à l'église de Santíssima Trindade, le troisième jour à Santo Elói et à São Francisco et partout ailleurs. Les Juifs, les chrétiens et les mudéjars, tous voulaient savoir ce qui se passait chez les autres, au marché, dans les écoles, jusqu'aux hôpitaux, léproseries et les auberges de charité, sur le parvis des églises, à l'entrée des synagogues et des mosquées, dans les demeures bourgeoises, à l'auberge, sur le pont des bateaux, en recousant les filets de pêcheurs, et même au marché aux esclaves.

Tous parlaient, mais aucun ne savait, si bien qu'on supputait beaucoup et on disait n'importe quoi, chacun venant au ruisseau des *on-dit* verser son saut des *il-paraît*. Mille rivières de murmures coulèrent dans la ville, emportant dans leur sillage des histoires qui

devenaient de plus en plus vraies à mesure qu'elles devenaient de plus en plus épouvantables, et c'était au final un fleuve entier de mots tordus qui finissait par se jeter dans le Tage.

Les voix disaient que nous savions ouvrir les serrures sans clefs, que nous faisons sécher au four les serpents et les crapauds pour nos maléfices, que nous nous frottions le visage de sang de bouc qui aurait bouilli avec du verre et du vinaigre, que nous faisons le sabbat des sorcières avec une hostie noire de forme triangulaire, que nous avons l'habitude, chaque soir au coucher du soleil, de tirer cinq images noires, dont quatre de jeunes filles, devant lesquelles nous nous prosternions après avoir éteint les lumières ; les voix disaient que nous tenions enfermée dans une boîte en argent la reine d'un essaim d'abeilles que nous avalions si on nous prenait parce que le sortilège nous permettait de supporter la torture ; les voix disaient qu'on avait vu une certaine femme s'être rendue nuitamment et par la voie des airs, montée sur des baguettes de bois, en un site éloigné de la ville pour y fêter la destruction des livres et baiser le cul du diable ; les voix disaient qu'elle n'était pas seule, que des hommes et des femmes appartenant à tous les états et ordres de la société se rendaient à cette assemblée nocturne, que là ils s'unissaient bestialement et qu'ils fêtaient jusqu'à l'aube la destruction des livres en conspuant le Christ ; les voix disaient que les membres de cette satanique confrérie se promenaient le jour avec des morceaux de pain placés sous leurs aisselles pleines de sueur pour les mettre dans la bouche des petits enfants et les empoisonner ; les voix disaient tant de choses qu'on ne savait plus ce qu'elles disaient, mais l'important était d'avoir peur, de pleurer et de prier tous ensemble dans une grande ferveur.

Comme nous entrâmes ensuite dans les demeures des grands dignitaires, des officiers de l'Église et de l'État, chez Ferdinand de Menezes et Pierre d'Albuquerque, dont on venait de couper la tête, chez Garcia de Menezes, qui croupissait en prison, chez Jeanne d'Aviz, qui vivait à Aveiro, chez Diogo Cão, qui venait de mourir, chez le grand alcaïde, chez les comtes de Monfanto, de Castel-Mendo et de Pova, chez le chambellan du roi, chez le seigneur de Sortela et chez tant d'autres qui, la nuit, dormaient sur leurs deux oreilles, pensant que leurs précieuses bibliothèques étaient à l'abri des démons, avançant au nom du père du fils et de la sainte trinité des voleurs vers le vélin, car je le sentais à dix pas, les Cortès dépêchèrent leurs

capitaines de cavalerie, leurs chevaliers gentilshommes et leurs capitaines de milice. On vit des paroissiens vêtus de jacques et armés qui portaient des piques de Flandre faire ronde aux pourtours des maisons, tout le jour et toute la nuit, pour protéger les rues, les églises, les monastères et les temples, que gardaient non seulement le guet assuré par chaque métier, tour à tour, mais aussi vingt sergents à cheval, vingt-six fantassins, les archers, les écuyers et les pages, demandant aux gens d'allumer de grands feux jusqu'au petit matin, criant « qui va là ? » à tous ceux qui approchaient, et comme ça ne suffisait pas, on vit des processions de petits enfants des écoles qui défilèrent nu-pieds, chacun un cierge allumé en sa main, aussi bien le plus grand que le plus petit, portant des luminaires et tant de saintes reliques qu'on ne pouvait en dire le nombre, en grands pleurs et en grandes larmes, et ils marchaient tout le jour, en procession dans la cathédrale São Vicente en chantant à l'unisson *Deus bibliothecas nostras salvet – Que Dieu sauve nos bibliothèques.*

C'est une vague, faible, lente, qui s'étire sur le rivage jusqu'à vos pieds, mais qui trempe vos chevilles, noie vos mollets, s'avère profonde et dense, et se retire en tirant vers le lointain ce qui restait de vous-même. Quand vous devenez monstrueux, ou plutôt quand vous savez que vous l'êtes devenu, il ne vous reste plus qu'à regarder cette vague emporter ce que vous étiez. C'est votre enfance qui s'en va, entraînée par ce courant qui la noie dans ce vieux souvenir de vous-même. Tout redevient calme et vous contemplez l'horizon, immobile, debout sur le rivage ; fixant pour l'éternité le souvenir de cet adieu, la seule chose qui restera à jamais de votre enfance. L'acte que vous avez commis vous a tranché en deux comme on tranche un morceau de pain ; vous êtes séparé de vous-même.

La matière des livres mangés s'accumulait en moi sans pouvoir sortir ; mon ventre devenait gros, chaque jour un peu plus ; la peau était tendue comme celle des tambours de carnaval, mes vêtements devinrent bientôt trop petits, se déchirèrent, et me laissèrent nu comme un ver. Redoutant les gaz épais que les sucs de la digestion produisaient en cascades dans mes intestins, et considérant à juste titre que j'allais éclater si je continuais comme ça, Faustino me préparait des décoctions à base d'herbes des champs : grand liseron, bryone et gratiole, momordique et semence d'angélique.

C'était amer, surtout que nous n'avions rien pour les infuser. Il se contentait de les agiter dans une fiole d'eau bénite, et ça ne me faisait rien. Plus je mangeais, plus mon ventre grossissait, plus il se faisait dur à la palpation, plus Faustino me donnait son infâme décoction, plus j'en buvais, plus je pissais d'un jet sombre la matière des livres qui me restait dans la chair, mais jamais je n'y allais.

Chaque jour je voulais retourner accomplir mon festin historique

au couvent des Carmes, trouver les deux codex royaux et finir au paradis, et chaque jour Faustino, « oui, oui, bien sûr moi aussi je veux y aller, car j'ai vu des rubis si gros qu'on n'aura plus jamais besoin de voler une fois que je les aurai, et des diamants si étincelants que je t'achèterai tous les codex du monde dès que ça sera fait », « mais non, toi tu n'iras pas, mon Adar, tu es trop gros, si tu manges encore tu vas mourir, en plus tu n'entres plus dans le trou des renards, et même si tu y entrais, nous ne ferions pas cent pas à l'intérieur des remparts sans nous faire arrêter à cause de tes fesses qui sont à l'air et de ta panse qui pendouille comme celle d'une grosse truie ».

Un matin, je me réveillai en sueur et mal en point ; Adar n'était plus là ; il était parti faire ses rapines tout seul ou je ne sais quoi. J'avais mal au ventre, mon estomac rompait le silence d'un gargouillement glutineux dont le roulement interminable ne présageait rien de bon. Craignant l'explosion imminente d'un épandage de fumier sous mes pieds, je me précipitai aussi loin que possible. Accroupi près d'un arbre, j'irradiai les sauterelles d'un pétaradant feu grégeois qui leur enflamma les organes locomoteurs, floraison bienfaitrice que j'accueillis d'un rire de plaisir, bouche ouverte sur mes dents devenues noires, front plein de sueur, libéré de ce fleuve intérieur qui jaillissait – enfin ! – en fécondant la rocaille. C'était le printemps des êtres, j'avais mangé les livres pour fertiliser le monde et tout venait à point pour qui savait attendre ; alors, heureux de voir cette pâte aux odeurs de potasse sucrée et de farine amylacée s'inonder dans un jet à la vertu joyeuse, j'eus envie d'exulter ma joie d'une petite mélodie de mon invention.

Et sur un air de comptine, je me mis à chanter une ode aux livres du couvent des Carmes, car j'étais amoureux : « Codex, codex, codex, codex mes petits codex, savez-vous que je pense à vous nuit et jour, savez-vous que c'est à vous mes petits codex, codex, codex, ho ! ho ! ho ! à vous mes petits livres, à vous mes petits rendez-vous secrets que je pense, car oui je vous aime, le savez-vous ? Non vous ne le savez pas ho ! ho ! ho ! car vous êtes des ingrats bien cachés. »

Et tandis que je chantais en poursuivant ma petite affaire, j'aperçus un jeune berger à vingt pas qui serrait dans ses bras un agneau. Le champ étant à chacun, et ma bonne humeur à tout le monde, je poursuivis ma chanson du bas en rythme avec ma chanson du haut, la tête vers le soleil qui brillait, et j'exultais : « Codex, codex, codex, vous

les feuillets, vous les ex-libris, vous les gouttières, vous les plats et les contre-plats, vous les tranches de tête, vous les lignes, les mots, les lettres et lettrines, vous restez terrés car vous savez bien ce que je vais faire si je vous trouve, ho ! ho ! ho ! Si je vous attrape et vous détrousse les couvertures, vous le savez bien, ho, ho, ho ! codex du couvent des Carmes, je vais vous mettre en bouche, je vais vous prendre par le menu et je vais vous avaler avec délectation. »

Le petit berger continuait de me regarder fixement, son agneau qui bêlait dans les bras.

« Tu aimes ma chanson, petit berger ? » criai-je à son attention. Comme il ne bougeait pas, je le crus timide, et pour lui faire plaisir, je haussai la voix : « Codex, codex, codex, ho ! ho ! ho ! je vais vous suçoter, je vais vous léchouiller, vous embrasser goulûment avec force caresses nuptiales, nous avons un petit rendez-vous amoureux, ho ! ho ! ho ! Vélin après vélin, petits livres, vous serez miens, vous serez moi. »

Bien sûr, le fait d'avoir tellement grossi de la panse faisait déjà de moi un étrange phénomène à regarder, mais surtout, à force de ruminer des codex, j'avais la gueule de l'emploi, celle d'un ruminant.

Sachez qu'une vache donne quarante mille coups de mâchoire par jour ; trente mille pendant la rumination et dix mille pendant la prise de nourriture, ce qui lui demande entre cent et cent quatre-vingt-dix litres de salive et l'occupe huit heures d'affilée.

Moi, pour que mon bol alimentaire soit capable de produire une quantité de salive suffisante à l'imbibition du vélin, aliment sec par excellence, il fallut que mes glandes salivaires quintuplent de volume, si bien que, graduellement, mon cou devint épais comme un torse de bûcheron, que ma langue, énorme et flasque, pendit entre des lèvres protubérantes comme des boudins de fonte, que les glandes en tube de mon estomac, excitées par l'intense travail de digestion que le vélin leur imposait, me firent grossir la panse par le devant, tirèrent les vertèbres de mon cou par le derrière, affaissèrent mes épaules, me voûtèrent le dos, et qu'après deux semaines de ce régime exclusif j'avais le nez élargi, les narines épatées, les yeux enfoncés dans leur orbite, des taches blanchâtres parsemées d'un duvet de poils rugueux partout sur le corps, des boules de graisse dans l'entrejambe et sur mon dressoir, les ongles longs et durs, noircis de l'encre des livres que j'aimais y lécher, une fontaine de bave à l'odeur étrange qui me dégoulinait des lèvres et finissait par faire naître sur ma peau desquamée un urticaire géant aussi nervuré qu'une langue de bœuf.

Je devais avoir à l'origine de ma lignée quelques ancêtres et aïeules s'étant accouplés avec vaches et taureaux pour que cette métamorphose soit si rapide. Mais si l'on s'interroge convenablement, on conviendra que c'est le lot commun de l'humanité, comme le prouve le culte du dieu Apis chez les Égyptiens, la vénération du Nandi chez les Hindous, la légende du Minotaure chez les Grecs, autant de lointains souvenirs de notre ancêtre fientailleur que nous

partageâmes jadis avec la vache, il y a cent millions d'années.

C'est ce minotaure infantile que le petit berger regardait se libérer la tour romaine dans ce champ de coquelicots, et pour lui, la bonne nouvelle n'avait rien d'un roucoulement fertile, ce n'était que puanteur et beuglement terrifiant, raison pour laquelle il tremblait, pleurnichait, le nez dans sa morve.

Moi, ne comprenant pas sa peur, poussant la voix, aussi fort que possible, par le bas et par le haut, chantant et pétant comme il se doit, je poursuivais mon ode aux codex du couvent des Carmes : « Ho ! ho ! ho ! je suis tellement impatient, je vous aime petits livres, vous jouez à rester masqués, mais dès que j'apercevrai votre joli velot au goût sucré je sortirai les clochettes et dès que nous serons dans l'obscurité, avec l'aide de mon diablotin Faustino, nous serons nus l'un contre l'autre, vélin-vélo, je vous arracherai de la bibliothèque du roi, mon Faustino vous découpera de ses ciseaux volés et je vous mettrai dans ma bouche avec du bon vin de messe et la pulpe fondante au goût mystérieux me comblera de joie. »

Quand je vis que le petit berger pleura davantage, et même qu'il fit dans ses pantalons, ce qui était inconvenant puisqu'il était si simple de faire les choses proprement, quand je vis sa mâchoire trembler et son nez suinter, quand je l'entendis supplier et sangloter que je l'épargne, que je ne lui fasse aucun mal, je sus qu'il n'en pouvait plus d'effroi et je voulus lui dire de ne pas s'inquiéter, que j'étais l'enfant du renouveau et du champ printanier, que les livres détruits donneraient d'autres livres fécondés, mais le gamin serra son agneau contre lui et détala aussi vite que possible.

Alors, terminant tranquillement mon sacerdoce, je demeurai accroupi en observant le vol puissant et régulier d'un héron pourpré qui filait vers l'océan, et je me remis à chanter.

Il faisait bon sous le soleil de Lisbonne, je me sentais mieux de m'être ainsi libéré les tambours. Je fis quelques pas loin du labour de printemps et je m'allongeai dans l'herbe à l'ombre d'un oranger dont les fruits mûrissaient. Je rêvassais les yeux fermés quand je sentis qu'on m'observait. J'ouvris les yeux, je me relevai et je vis une vingtaine de villageois armés de faux, de bâtons et de torches qui m'entouraient, attendant fébrilement les renforts qu'un paysan était allé chercher auprès du chevalier du guet. Le petit berger avait donné l'alarme ; ma chanson m'avait trahi. Ils me regardaient en silence, hébétés, et je vis qu'ils tenaient Faustino par les cheveux, comme une bête, à genoux devant eux.

C'était la guerre, je le voyais à leurs visages déterminés, ils venaient tuer le Mangeur de livres, d'autres allaient arriver. Il fallait que j'agisse vite. Voyant mon Faustino blessé, je bondis sans hésiter et beuglai un « meuhhhhhhhh » tonitruant qui les fit reculer ; puis comme ils revenaient à la charge, un autre « meuuuuuuuhhh » les fit presque fuir ; ils craignaient ma monstruosité, je fis des gestes menaçants, des bruits étranges, et lorsqu'ils furent éloignés, je me jetai aux pieds de Faustino pour lui ôter ses entraves. Elles étaient si serrées et mes doigts si gros que je n'arrivais à rien, je voulus les déchirer mais je n'eus le temps de rien, un chaos de bâtons s'abattit sur moi.

Les paysans frappèrent sans merci, à la tête, au cou, aux mains, au ventre, jusque dans les parties, les mollets et dans les oreilles. Je roulai à terre, le sang giclait, dans la bouche, le nez et les yeux ; je restai abasourdi, ils jetèrent sur moi des branchages et des bottes de paille vite ramassés aux alentours et y mirent le feu en plusieurs endroits. Recroquevillé comme un fœtus, je me protégeais des flammes, et ça faisait tordre et frire mes cheveux dans une odeur de

cochon brûlé. Les langues de feu me léchaient le cou, j'avais mal, j'avais peur, j'entendais Faustino qui pleurait de l'autre côté du brasier et qui hurlait mon nom, car c'était sûr si je restais là j'allais mourir, mais je pleurais, je toussais, je crachais, suffoquant dans la fumée et le gaz noir qui m'entouraient, l'asphyxie m'enserrant le larynx comme les doigts d'une brute voulant me trouer la gorge de ses ongles aiguisés. C'était intenable, le feu me consumait, alors dans un cri de rage je me levai et je traversai le cercle des flammes et tombai à quatre pattes, étouffant mes flammes avec mes mains, me roulant à terre en me frottant le visage de sable, le corps et les cheveux brûlants, les vêtements, les jambes, les bras, gesticulant et tournant-fracas comme un possédé pour me défaire du feu qui me poursuivait.

Lorsque je me réveillai, j'aurais voulu me réjouir et me dire que j'étais au saint des saints, au couvent des Carmes, là où j'avais tellement rêvé d'aller, car c'était vrai, mais j'étais attaché par des cordes qui sciaient mon corps brûlé, aux bras, aux poignets, aux jambes, aux chevilles, et dès que je bougeais, quinze fantassins en armes sortaient leurs épées et trois nœuds coulants m'étranglaient le cou.

Étrange était l'impression qu'on m'avait enfermé dans une toute petite pièce. La salle capitulaire où je me trouvais allongé sur le dos était si basse qu'en levant le bras j'aurais pu toucher le plafond. Les fantassins et la vingtaine de moines vêtus de leur robe à chape blanche barrée de brun qui étaient réunis en chapitre autour de moi me semblaient de bien petite taille. Ils me toisaient, l'œil mauvais, en marchant d'un côté, avec leurs petites jambes, puis de l'autre, et m'observaient tandis que j'essayais de bouger.

Deux moinillons entrèrent en poussant Faustino, attaché par-devers eux. Il tomba à mes côtés comme un sac. Il était lui-même si chétif que j'eus peur qu'ils l'aient ratatiné ; mais mon esprit se mit à l'endroit et je compris que ce n'étaient pas eux qui étaient petits, ni la salle qui était basse, c'était moi qui étais grand : mes mains étaient larges comme des dossiers de chaise, mes pouces comme des gros pieds, leurs ongles comme des œufs de poule.

J'étais devenu un géant, c'était la peur, sans doute, ou le feu, ou les deux mis ensemble qui avaient produit cette transformation, je n'en avais cure, après tout ce qui m'arrivait c'était maintenant le cadet de

mes soucis, et peut-être même que cette force allait pouvoir m'aider à fuir, mais pour l'instant j'étais attaché de partout, encordé, surveillé par des gens en armes et j'avais mal en voyant mon Faustino dans la même douleur que moi.

Je l'appelai ; il vint se blottir près de mon énorme joue et la couvrit de baisers, voyant ma peau si brûlée qu'elle faisait comme un lichen jaunâtre plein de pus sur ma gueule.

Les moines dégoisèrent sur mon sort, disant que j'étais la progéniture monstrueuse d'un taureau et d'une catin, soulevant mes lèvres avec un bâton pour qu'on voie mes dents et ma langue, noires de l'encre des livres que j'avais mangés, et déclarèrent que j'étais un pourceau de Satan que l'on jugerait ici même.

Épuisé je m'endormis.

Ils se pressaient en silence sur la place du couvent des Carmes et dans la nef de l'église afin d'apprendre les détails du procès. Tous voulaient voir le géant qu'on avait attrapé, le Mangeur de livres, et entendre le son de sa voix. Tous voulaient voir le monstre à tête de veau qui vivait à poil et qu'on disait si laid que sa vue faisait vomir. Tous voulaient voir Faustino, qu'on disait l'esclave du géant, enfant-voleur dressé par lui pour l'aider dans ses rapines et son entreprise de destruction des codex. La foule s'ouvrit pour laisser passer le patriarche de Lisbonne, le représentant du cardinal-pénitencier du pape, les docteurs en théologie et en droit canon, l'abbé, le prieur, le sous-prieur, le bibliothécaire et les autres personnes de science consommée venus rejoindre les moines du couvent qui nous tenaient prisonniers dans la grande salle.

Tous se turent dès que l'on posa les premières questions, chacun répétant pour celui qui était derrière ce qui se disait, si bien que chacun eut l'impression d'être le témoin direct du grand procès qu'on nous fit.

Ils parlaient de façon ridicule, en articulant haut et fort comme devant une scène de théâtre, et certainement c'en était une, et une bouffonnerie de la meilleure facture, roulant les « r », suintant les « s », fermant les yeux, pointant le doigt au ciel comme si Dieu allait se mettre à répondre que oui, Il avait souffert, et que oui, la destruction des livres et principalement des bibles et des codex des pères de l'Église L'avait affecté. Tout était zèle et diligence, tout était cérémoniale et cérémonie, verbe sacré, crime sacré, jugement sacré et vengeance expiatoire. Ils articulaient, détachant les syllabes dans les mots et les mots dans les phrases et les phrases dans leur bouche. Ils disaient que nous serions jugés ici même, car nous étions soupçonnés

et diffamés d'avoir commis plusieurs crimes puants et énormes tant contre Dieu que contre nature ; ils les énuméraient, ces crimes, à haute et intelligible voix pour que le peuple entende, et chaque fois c'était comme une petite jouissance dans leur culotte, une petite tache qui se formait entre leurs jambes, les mots de vandalisme, de pillage, de sortilèges, d'idolâtries, de sodomites et de luxure abominable, et le bon peuple répétait en canon ces mots qui faisaient des ricochets contre les balustrades, les colonnes de marbre blanc, les six chapelles dédiées à la Mère de Dieu, jusqu'au portail et à la place de l'église où se tenaient pressés comme des sardines tous les badauds.

Nous n'avions pas besoin de les écouter pour savoir qu'ils rêvaient de nous torturer, de nous mettre sur la roue au son du gros bourdon, de nous écarteler les membres sur une croix de Saint-André, de nous entailler les cuisses, les jambes, le haut et le bas des bras, de nous frapper à coups de barre de fer carrée, de nous couper en morceaux, de nous brûler au bois vert, de réduire nos corps en cendres et de nous disperser aux tombereaux des balayures pour nous empêcher de ressusciter au Dernier Jour, toutes ces choses que la sainte Église catholique faisait à l'époque et depuis longtemps, afin que le mal de l'hérésie soit tranché et extirpé par le scalpel de la Justice.

« Avez-vous usé, en cette cité de Lisbonne ou dans ses alentours, de sorcelleries, de ligatures, d'appels au diable, d'enchantements, d'œuvre de *veadeira* faite au moyen d'os pris dans le cœur du cerf, de *carantulas*, de gestes, de songes, de sortilèges, ou d'œuvre de divination, dans des cercles ou hors des cercles ? » demanda le patriarche en séparant chaque mot comme si l'énonciation de nos crimes était un exercice de rhétorique.

Et comme nous restâmes silencieux, Faustino parce qu'il avait peur, moi parce que les cordes m'étranglaient le larynx et que j'avais le corps endolori de mes brûlures, le patriarche poursuivit ses questions. Elles étaient précises, à la mesure de leur crainte et de leur fascination pour les puissances occultes, et chaque fois qu'il les posait, la foule tressaillait d'effroi, car vu ma gueule, pas besoin d'énumérer des hypothèses pour savoir que *tout* était vrai.

« Avez-vous cherché de l'or ou de l'argent ou quelque autre bien en jetant la baguette, en traçant des cercles, en regardant dans les miroirs ? Êtes-vous passés par un bois, par un bosquet de jeunes chênes-lièges, par une prairie vierge ou sous un garou pour en tirer

quelques bénéfices corporels ? Vous êtes-vous fait bénir par une épée qui a tué un homme ? Avez-vous traversé le Douro et le Minho par trois fois ? Avez-vous coupé à l'écart un figuier sauvage et une branche de chêne vert en l'inclinant sur le seuil d'une porte ? Avez-vous mis une ceinture constellée, lancé le mauvais œil sur quelqu'un ou plongé la tête d'un chien dans l'eau afin d'en acquérir certains avantages ? Avez-vous enlevé d'un lieu consacré des pierres d'autel ou corporaux, ou seulement portion de ces objets et de quelque objet saint que ce puisse être ? »

Comment leur expliquer que je n'y étais pour rien, que j'avais simplement mangé un livre empoisonné, un livre qui m'avait condamné à détruire les autres livres parce qu'il voulait rester le dernier ? Comment leur dire que tout venait d'un livre écrit par un homme qui avait poussé son système de pensée si loin qu'aucun esprit n'y était jamais allé avant lui, si loin que ceux qui l'aimaient disaient de lui en le croyant perdu : « Pauvre Haberlus, sa folle-pensée l'aura emporté on ne sait où. » C'était impossible à dire, alors je me tus et ne les écoutais pas, car ils adoraient nous haïr, et je pensais à ce premier livre, que j'avais mangé, et dont il est devenu temps de tout dire.

C'était un livre unique, écrit par un moine nommé Haberlus, le dernier descendant d'une noble famille de la maison de Savoie, élève d'Anselme de Cantorbéry, aussi connu sous le nom de Louis de Mehlshoberl, qui le rédigea en trempant sa plume dans un encrier rempli de son propre sang, aux alentours de l'an mille, en Angleterre, après avoir procédé à des actes d'incantation et de chimie connus de lui seul.

Apprenez que ce moine illuminé assassina Guillaume deux d'Angleterre, dit Guillaume le Roux, pendant une partie de chasse au cerf, en lui décochant une flèche en plein cœur, au lieu-dit de New Forest, près de Southampton, pour le punir d'avoir défendu Roscelin de Compiègne, un hérétique qui affirmait que les idées générales ne sont que du vent.

Apprenez qu'Haberlus avait la prétention de croire que son livre était le seul digne d'exister au détriment de tous les autres, et que les forces obscures qu'il convoqua pour le fabriquer ensorcelèrent tous les lecteurs qui eurent le malheur de l'ouvrir au point qu'ils ne purent en aimer aucun autre.

Apprenez que le sortilège était si puissant qu'on dénombra, à cette époque, douze lecteurs connus sous le nom des douze apôtres d'Haberlus, lesquels furent pris d'une telle frénésie destructrice de bibliothèques qu'on n'eut d'autre choix que de les attraper et de les purifier par des bûchers où ils brûlèrent en même temps que les livres qu'ils avaient souillés.

Apprenez que ce livre qui n'avait qu'un seul exemplaire fut surnommé *L'Opusculum polyglotte* puisque son auteur dans sa folie entremêla pour l'écrire les grammaires, les syntaxes et les vocabulaires de cinq langues différentes, non seulement à l'intérieur de chaque

page, mais encore au sein de chaque paragraphe et même parfois dans chaque phrase, si bien qu'il ne pouvait être lu que des esprits capables d'entendre la précision du latin, la richesse lexicale du persan, le souffle de l'hébreu, la profondeur du sanskrit et l'autorité du grec.

Apprenez que le titre de ce livre était *Possibile esse est esse* – c'est-à-dire *Être, c'est être possible* ; ce que l'un de ses plus célèbres commentateurs arabes traduisit par *La possibilité est la raison suffisante de l'existence*.

Apprenez que le jour où l'on brûla l'intégralité de l'œuvre d'Haberlus qui venait d'être jugé pour régicide, Eadmer le chantre, moine de l'abbaye du Bec, disciple de saint Anselme tout comme son aimé Haberlus dont il condamna le crime, regarda les flammes s'approcher de *L'Opuscule polyglotte* et se dit qu'il ferait plaisir à la dernière fille de Godefroy comte de Namur, sa cousine, qui collectionnait les livres écrits en plusieurs langues, et qu'il lui en ferait cadeau avec l'ordre impérieux de ne pas le lire.

Apprenez que cette Alix de Namur garda le livre précieusement sans jamais l'ouvrir ni même le prendre directement dans les mains, et qu'elle le transmit ensuite à son fils Baudouin le Courageux, dit Baudouin premier, dit Baudouin cinq de Hainaut, dit Baudouin huit de Flandre, dit comte de Beaumont et marquis de Namur, qui – à sa propre mort – chargea son fils, Baudouin six, dit aussi Baudouin neuf, de garder précieusement le livre sans jamais le toucher, ni l'ouvrir ni le lire, ce qu'il fit, même lorsqu'il fut contraint de suivre les comtes de Flandre qui décidèrent de l'accompagner jusqu'à Venise, où le voyage prit la forme d'une nouvelle croisade, par malheur, la quatrième, dont l'issue fut le sac de Byzance, et la destruction de ses bibliothèques ; car le destin s'ennuie de trouver les hommes si prévisibles et se divertit comme il peut d'une ironie qu'il est parfois le seul à trouver comique.

Apprenez que le fils devint Baudouin premier empereur de Constantinople et qu'il mourut au siège d'Andrinople en confiant le livre maudit à Erico Dandolo, dit Henricus Dandolus, quarante et unième doge de Venise – un saint homme frappé de cécité –, lequel prit le livre en héritage, en même temps que son étonnante histoire, et le confia à son tour aux dominicains du quartier génois de Péra, lesquels le placèrent dans leur bibliothèque, près d'un Homère en lettres d'or écrit sur une peau de serpent de douze pieds de long.

Apprenez que c'est là qu'il demeura, combien de temps déjà, je

n'en ai pas le calendrier exact, mais suffisamment longtemps pour échapper à un nouvel autodafé, celui que les Turcs venaient d'allumer en écho à l'incendie commis deux cent cinquante ans plus tôt dans la ville de Byzance.

Apprenez que c'est la main de Jean Argyropoulos qui le sauva *in extremis* et l'emporta *ex abrupto* à Florence, où, quelques années plus tard, il le confia *in petto* au petit-fils de Claude de Mirebel, celui-là même qui le premier le porta à Sainte-Catherine du mont Sinaï sur les traces de son aïeul avec la mission d'offrir le codex au moine Myrelingues, qui s'y trouvait, et savait désenchanter les livres enchantés afin qu'on puisse enfin le lire.

Apprenez que c'est ainsi que le codex d'Harberlus – ce livre que personne n'avait jamais lu mais qui avait acquis au cours des siècles, par son mystère même, une réputation considérable – tomba entre les mains de Cristovão Gonçalves, le curé du Rossio qui ne l'était pas encore, car il se trouvait alors, très jeune homme, en pèlerinage au Sinaï à ce moment-là.

Apprenez que c'est ainsi qu'il le ramena à Lisbonne, bien des années plus tard, toujours scellé, en surmontant de multiples obstacles et après de très nombreuses aventures, avec l'idée de trouver un jour le moyen d'en connaître le contenu sans jamais le lire soi-même ce qui le ferait immédiatement sombrer dans la folie.

Apprenez que c'est ainsi qu'il décida de nous prendre par les mains, nous les deux orphelins que personne ne réclamerait, ce jour fatidique où il nous sauva de la vindicte des pêcheurs dont nous avions coupé la barbe, et qu'il nous jeta dans sa crypte, avec le noir dessein de nous enseigner la lecture afin que nous lisions pour lui le livre interdit.

Apprenez qu'à défaut de le lire je le mangeai, et qu'il m'enchantait si bien que je suis devenu le livre et que le livre est devenu moi, et que je m'avalerai après m'être écrit car je dois me manger moi-même pour être complet.

Le patriarche fit signe qu'on lui apporte le gros sac de toile posé près de la porte. Un moine obéit et cela fit un bruit de vaisselle. C'était le butin de Faustino, un trésor d'argent émaillé et doré que l'homme de foi posa sur la table devant lui, et dont il sortit chaque pièce délicatement, en la montrant à la foule qui n'en finissait pas de faire des oh et des ah, aussi éberluée du larcin commis que de la richesse exposée.

« Un ostensor, dit le patriarche en détachant chaque syllabe dans sa vieille bouche jaune, les deux mains levées bien haut pour que tout le monde puisse voir un crucifix, un petit ange, une croix sur piédestal, un grand chandelier pour le maître-autel, une navette pour l'encens, douze perles grosses, quatorze moyennes, sept pierres dont deux qui étaient peut-être des saphirs, une émeraude et trois rubis, un verre cristallin, une petite clef d'argent, un reliquaire d'argent blanc et doré avec quelques émaux, une croix de jaspe avec un crucifix de ronde-bosse en cuivre doré, une grande croix de bois recouverte d'argent épais, un seau avec un goupillon tout d'argent pour l'eau bénite, une petite colombe, une très belle mitre d'évêque, neuve, au fond cramoisi, toute brodée de perles, d'émaux et de pierres fausses, garnie d'argent doré, une chasuble de damas couleur du poil du lion et une dalmatique de velours cramoisi broché d'or qu'on n'avait point encore porté. »

Puis, une fois que toute la justice de la ville de Lisbonne se fut retirée dans une salle pour délibérer, le patriarche vint lire et publier la sentence devant nous : « Mangeur de livres et pilleurs d'églises, la peine de mort atteint ceux qui se sont servis d'un fragment d'autel ou de corporaux comme ceux qui ont conjuré le démon, c'est pourquoi nous vous condamnons d'être brûlés et mis en cendre à un bucher qui

pour cet effet sera dressé sur la place du couvent des Carmes, et qu'après votre mort vos cendres soient jetées au vent. »

Alors ils sortirent, contents d'en finir avec ce cauchemar, et ils nous laissèrent sous la surveillance des armes. Faustino râlait de ne pouvoir se mettre un dernier banquet dans le gosier avant de partir en fumée, et je rêvais comme lui de me faufiler jusqu'à l'armoire secrète d'Henri le Navigateur pour débusquer et avaler les deux codex qui m'avaient fait le plus bel effet.

Dès le lendemain, tandis que les crieurs écumaient les carrefours de Lisbonne pour inviter le bon peuple à célébrer la grande fête de libération qui suivrait notre mort prochaine, on préparait le bûcher ; ou plus exactement, on essayait de le préparer, car étant de taille inhabituelle, ça discutait ferme parmi les bourreaux pour savoir quelle hauteur de pieu il convenait de trouver pour m'attacher et quelle quantité de bûches, de paille et de fagots il fallait apporter pour que le spectacle soit réussi. Personne n'étant d'accord sur rien, on envoya une délégation dans l'église afin de voir si je mesurais réellement plus de quatre toises et quel pouvait être mon poids. Sachant qu'il fallait environ quatre cent cinquante livres de bois pour brûler un homme normal, et que j'étais six ou sept fois plus grand que la moyenne, sans compter l'enfant-Faustino, qui devait également périr dignement, on trouva que cela faisait beaucoup de bûches, et le prieur du couvent des Carmes affirma que, ayant déjà perdu beaucoup de précieux codex au cours des jours précédant la capture du Mangeur de livres il était naturel que les Cortès, qui avaient si mal protégé leur ville, prennent en charge les frais de l'extraordinaire bûcher, ce à quoi elles répondirent qu'elles avaient elles-mêmes déjà financé d'innombrables processions ainsi que tous les frais extraordinaires de messes hautes et basses, sans compter les soldes accordées aux chevaliers du guet dont ils avaient dû tripler et quadrupler le nombre vu les circonstances, et proclamèrent après délibération qu'il fallait en référer aux paroisses qui, d'après elles, se trouvaient concernées au premier chef par la capture du Mangeur, mais celles-ci ne l'entendirent pas de cette oreille et firent répondre que le Christ avait déjà trop souffert en son corps pour devoir payer la note, si bien qu'elles la firent envoyer aux Juifs, lesquels refusèrent de payer tout le bois d'un géant « qui n'avait pas mangé que de l'hébreu », comme le grand rabbin le dit si finement.

Alors que la recherche de ma capture avait fédéré toutes les

communautés entre elles, la dépense de mon exécution créa une telle dissension qu'on vit des rixes et des disputes à plusieurs endroits de la ville. La discussion s'envenima tellement que les moines se querellèrent à l'intérieur même du couvent au sujet de savoir qui devait ou ne devait pas payer le bois de notre bûcher, et l'on trouva même des esprits avisés pour proposer des façons moins onéreuses de nous tuer, comme l'enfouissement tout vif ou la noyade, mais comme il fallait creuser un trou d'une longueur inhabituelle, mettre un géant dans un sac pour le pousser dans le Tage, et dans les deux cas refaire un jugement, aucune nouvelle option ne fut prise en compte.

Moi Adar Cardoso, moi le Mangeur de livres, moi le non-insecte, le non-prophète, le digestif sacré, le damné des codex, je me tenais paisiblement dans la salle capitulaire où l'on m'avait attaché, allongé sous les cordes qu'on avait doublées et triplées pour mieux me garder. Je ne pensais pas à la mort, non, j'étais plutôt gai de savoir que j'étais dans le couvent des Carmes, près de tous ces merveilleux livres royaux qui m'attendaient, en particulier ces deux codex divins dont j'avais senti la vigueur nouvelle me passer dans les doigts. J'avais si faim que je passais mon temps à me demander comment j'allais les faire venir à moi, et Faustino, qui était dans le même état, rêvait, lui, aux festins que nous avions écumés et à la meilleure façon d'y retourner.

J'ai dit que mes mâchoires s'étaient épaissies, que j'avais du mal à les fermer, que je sentais monter un goût de potasse sucrée qui précédait toujours l'arrivée du suc gastrique dans mon bol alimentaire, que la bave qui montait à travers l'œsophage et jusqu'à l'isthme du gosier me coulait le long des babines et me brûlait la peau du cou qui s'enflamma d'un prurit rougeâtre et boursouflé.

J'ai dit qu'à force de manger tant de livres et de si peu m'en libérer mes mains s'étaient élargies, mes pieds s'étaient aplatis, mes jambes, mes bras, mon ventre, ma panse avaient doublé et triplé puis quintuplé de volume si bien que mes habits s'étaient déchirés et que j'étais devenu un géant poilu à la gueule de ruminant.

J'ai aussi parlé d'Haberlus, et j'ai dit pourquoi il m'avait contaminé, et que sans lui rien ne serait arrivé. Mais je n'ai pas dit comment je savais l'histoire de ce livre, et ce qu'il y avait dedans, je n'ai pas dit comment je savais tout cela des livres que je touchais, moi le pauvre analphabète, l'enfant des rues.

Il y a une chose que j'ai cachée jusqu'ici : les livres que j'avale me

remontent dans la gorge en faisant éclater leurs bulles spongieuses dans les replis de mes ganglions. Il en coule une pâte blanchâtre que je mâche, tel un bovin, de longues heures durant, jusqu'à ce qu'elle diffuse son essence par capillarité dans le palais et la langue. Cette pâte me contamine le système sanguin par la gorge, les ganglions situés à l'arrière des oreilles, puis la cervelle, jusqu'à redescendre le long de la moelle épinière et m'irriguer tout le corps, me droguer, et me laisser dans un tel état de rêve que les mots me coulent littéralement des narines, de la bouche et des yeux. Elle fait à mes pieds une épaisse flaque visqueuse dans laquelle, par extase mystique et excès mental, je vois flotter les phrases, si bien qu'assis le cul dans ma bave j'aspire par là ce qui reste de littérature.

Je fis un autre rêve étrange. J'étais allongé dans le champ et je dormais, heureux, sous l'ombre d'un arbre millénaire, le ventre énorme, la braguette ouverte, les bras posés dans l'herbe de chaque côté du corps, les mains et la gueule offertes aux mouches, ronflant du sommeil du juste, la langue pendante sur le sol, si longue qu'on pouvait marcher dessus deux lieues plus loin.

C'est ce qui arriva au petit berger qui portait son agneau dans les bras, et suivait son troupeau de moutons en regardant les oiseaux. Comme les moutons s'échappèrent en désordre en m'entendant ronfler, il voulut les rattraper, mais le petit agneau sauta de ses bras et m'entra dans la bouche. Écoutant son agneau qui bêlait, le petit berger s'aventura dans ma gorge sans craindre d'y rester. Quelle ne fut pas sa surprise, ô dieux et déesses, après avoir descendu le long du larynx et s'être retrouvé dans mon gros intestin, d'apercevoir une immense double porte en bois que l'on avait laissée entrouverte.

Approchant avec précaution, il tendit l'oreille et crut entendre son agneau. Il tira la poignée et glissa derrière la porte. Il y avait un passage, il le suivit et se retrouva dans une grande salle parallélépipédique ouverte sur un puits d'aération baigné d'une lumière douce et protégé de balustrades. Chaque mur comportait vingt étagères de bois fixées dans la pierre, disposées les unes au-dessus des autres à partir du sol et jusqu'au plafond, soit quatre-vingts étagères par côté. Des livres de taille exactement identique étaient rangés sur chaque étagère.

Le petit berger contemplait l'étonnante bibliothèque, se demandant comment autant de livres pouvaient tenir à l'intérieur d'un seul homme. C'est alors qu'il vit arriver un petit monsieur aux grosses mains rouges, un chauve qui avait de grands yeux et portait devant lui

une vieille bougie allumée à moitié fondue. Il se présenta comme le gardien de la bibliothèque et demanda au petit berger ce qu'il faisait là.

« J'ai perdu mon agneau », répondit le berger en le cherchant du regard, l'avez-vous vu ?

Le gardien jeta un œil derrière son épaule comme pour s'assurer que personne ne l'écoutait, puis il se pencha vers le berger et dit à son oreille :

« J'ai dans cette bibliothèque des choses bien plus intéressantes qu'un agneau. »

Le petit berger le regarda, étonné.

« Des choses ? Quelles choses ?

– Venez », dit le berger.

Il le conduisit au bord de la balustrade et lui montra le puits d'aération. En se penchant, le petit berger fut pris de vertige car on ne voyait pas la fin qui semblait se perdre dans l'infini. En levant les yeux, il fut pris du même vertige, car le sommet de la pyramide se trouvait lui aussi à mille lieues au-dessus de sa tête. Émerveillé, le petit berger contempla le site. C'était la plus étrange et la plus incroyable des bibliothèques qu'on puisse imaginer : une bibliothèque faite de livres de toutes tailles, et dont le nombre était illimité.

« C'est grand ! dit le petit berger ébahi.

– Oui, et si l'on monte vers les étages supérieurs, dit le gardien, les côtés de la pyramide sont plus courts, ainsi que la longueur des étagères et les livres moins nombreux, si bien qu'il n'existe qu'un seul ouvrage au tout dernier étage, dans l'apex, un livre si petit qu'il n'y a que l'œil de Dieu pour le lire.

– Ah ? dit le berger étonné.

– Oui, par contre, si l'on descend, la pyramide s'évase, les côtés sont de plus en plus longs, ainsi que les étagères, ainsi que les livres, qui sont chaque fois plus hauts, plus épais et plus nombreux, si bien qu'on en trouve des géants dans les profondeurs, et même des livres colossaux, et même, m'avait dit mon prédécesseur, un livre si monumental qu'il faut être le diable pour l'ouvrir et ne pas s'y perdre, mais moi je n'ai jamais eu le temps de descendre si bas.

– Ah, dit le petit berger horrifié, le diable ?

– C'est ce que disent ceux qui ont travaillé ici. Voulez-vous savoir ce que contiennent les livres ? dit le gardien en baissant la voix.

- Je veux bien, dit le berger qui sentait que c'était un lourd secret.
- Ils contiennent tous les mondes possibles.
- Tous les mondes possibles, répéta le petit berger sans comprendre.

– Oui, les mondes que Dieu a imaginés et qu'il n'a pas créés, mais chut ! dit le gardien, suivez-moi, je vais vous montrer. »

Apercevant son agneau qui bêlait dans un coin de la bibliothèque, le petit berger le prit dans ses bras et s'enfuit par où il était venu et sortit le plus vite qu'il put de mon larynx, de ma gorge, de ma bouche, par ma langue, et c'est alors que je me réveillai.

« J'ai faim, dit Faustino, qui tirait sur sa chaîne pour en éprouver la robustesse.

– Moi aussi, dis-je en touchant mon ventre-bovin, dommage que les livres ne poussent pas dans les prisons.

– Et les saucisses », dit Faustino.

Tandis qu'il imaginait les murs de notre cellule donnant charcuterie et salaisons, la pierre luisante de tripes bien grasses qui lui coulaient comme de la sève, je voyais, moi, des bulbes de codex germant sur le plafond, minuscules puis de plus en plus gros, jusqu'à devenir en fin d'été d'épais et merveilleux livres bien mûrs que je laissais fondre dans ma bouche comme des petites fraises gorgées de soleil.

Soudain j'en eus assez et je me mis à beugler comme une bête. C'était un cri de goret qu'on égorge et les gardiens voulurent me faire taire. Ils me piquèrent et me tapèrent, mais je continuais de plus belle, grognant, couinant, grouinant, si bien qu'à la fin ils supplièrent pour que je cesse, et j'ordonnai aux fantassins qu'on fît venir le prieur du couvent.

« J'ai mangé *L'Opuscule polyglotte*, dis-je sans préambule dès qu'il arriva, j'ai mangé le codex d'Haberlus et c'est pourquoi je détruis tous les livres. »

Le prieur me regarda fixement, étonné.

« Avant de mourir, je vous dirai le contenu de son livre », dis-je en lui faisant signe d'aller chercher ses supérieurs.

Comme tout bon ecclésiastique qui se respecte, le prieur connaissait sa scolastique sur le bout des doigts et savait la légende noire qui entourait depuis près de cinq siècles le livre d'Haberlus. Il se dépêcha de trotter jusqu'à la noble demeure du patriarche, lequel

habitait en amont du couvent, de l'autre côté d'un pâturage. La chose avait l'air si urgente qu'on voulut bien le déranger, et le temps de le faire quérir, les dignitaires du chapitre patriarcal se pressèrent autour du prieur en espérant lui faire dire la nouvelle ; mais ce dernier jugeait l'affaire si importante qu'il ne voulut rien en dire, et se contenta de murmurer quelques mots à l'oreille du patriarche lorsque celui-ci arriva. Le vieil homme écarquilla les yeux, se fit répéter la chose, et partit sans attendre en direction du couvent des Carmes.

Comme ça faisait trente-sept ans que personne ne l'avait vu courir, sa petite armée de dignitaires partit à sa suite, et comme ils prirent tous à travers les champs pour aller plus vite, le petit berger qui m'avait vu me libérer la panse eut cette vision étrange d'ecclésiastiques aux visages austères en train de bondir dans les herbes hautes en soulevant leurs robes rouges. Ils couraient sans dire le motif de leur empressement et les gens du peuple qui les voyaient passer coururent eux aussi, emportant qui son marteau de forgeron, qui sa cruche à eau, qui son râteau, qui sa farine, si bien que ce fut une nouvelle foule qui entra dans l'église avec précipitation, à tel point que les moines du couvent s'agitèrent eux aussi et que ce fut comme une ruche d'abeilles affolées qui tourna autour de Faustino et de moi-même.

« Tu sais ce que dit *L'Opuscule polyglotte* ? demanda le patriarche qui ne s'était pas attendu à pareil dénouement.

– Oui, dis-je en prenant un air docte, je sais ce qu'il dit, mais si vous voulez le savoir il faut nous libérer, moi et mon frère. »

Le patriarche éclata de rire, suivi par sa ribambelle de robes qui semblait trouver spirituel d'imiter tout ce qu'il faisait.

« Comme membres pourris, nous vous avons déboutés et rejetés, dit le patriarche qui retrouva son sérieux, mais si tu veux te repentir et dire ce que tu sais, nous écouterons ta confession.

– Que la confession vous souffle au cul ! » cria Faustino qui retrouva sa vigueur.

Le patriarche resta de marbre, du même marbre que les colonnes qui tenaient le couvent, et j'eus envie d'y mettre un grand coup de pied pour les faire vaciller, lui et ses certitudes ; mais j'étais si bien encordé que j'hésitais à tenter une évasion, car tout faux pas signifiait une mort immédiate, vu la vingtaine d'épées qui nous gardaient dans leur fourreau.

« Si tu connais le livre d'Haberlus, reprit le patriarche qui ignore Faustino, alors dis-nous son contenu, et nous prierons pour le salut de ton âme.

– Je le dirai si vous libérez au moins mon frère, il n'a rien fait, lui, laissez-le partir, dis-je en désespoir de cause.

– Nous ne pouvons le libérer car nous l'avons jugé, mais réponds à ma question, Mangeur de livres, tu dis que tu connais ce que dit le livre d'Haberlus, mais quoi : ainsi tu sais lire ? Ainsi tu lis certains des livres avant de les manger ? Et pourquoi celui-ci ? Où donc l'as-tu trouvé ?

– Non je ne l'ai pas lu, dis-je en tirant sur mes cordes, je ne l'ai pas lu et je ne vous raconterai pas son histoire, car vous ne la méritez pas.

– Tu ne l'as pas lu ? Alors pourquoi prétends-tu le connaître ? demanda le patriarche qui, visiblement, s'impatientait.

– Je le connais parce que je l'ai mangé.

– Que dis-tu ?

– Je dis que je connais le livre parce que je l'ai mangé.

– Tu le connais ? Tu l'as mangé et tu l'as connu ?

– C'est bien cela : je mange les livres donc je les connais ; je n'ai pas besoin de les lire, je les digère et ils sont en mon esprit.

– Tu les digères et ils sont en ton esprit ? répéta le patriarche incrédule en regardant ses congénères, les yeux brillants de joie ; tu les manges et tu les connais, et quand tu les chies tu en fais des résumés ? » s'esclaffa-t-il en se tournant vers les moines et les ecclésiastiques qui l'entouraient.

Et tous éclatèrent de rire en même temps car c'était sans doute la meilleure blague de l'année, le Mangeur de livres savait les livres qu'il mangeait, c'était hilarant, on se marrait, on s'en tapait les cuisses, on s'en desserrait les badigoinces et, à travers mes yeux brûlés, je pus apprécier la beauté de leurs dents jaunes, de leur goitre et de leur visage aviné, et même les fantassins riaient, même la foule – qui ne savait même pas qui était Haberlus et n'en avait jamais entendu parler –, même elle, elle s'ouvrait la gorge à se décrocher la mâchoire, c'était comme si ce rire pitoyable se propageait dans toute la ville et que tout le pays et la terre entière se moquaient de moi à cet instant présent.

Un sentiment d'injustice me monta aux oreilles, j'en eus assez de cette mascarade, car c'étaient eux les grandes oreilles, les nez

fouineurs et les grandes dents, c'étaient eux les têtes de lapin, chacun dans son genre et son espèce, lui avec sa tête de chien, oreilles décollées, nez écrasé et yeux battus, c'étaient eux les dévorateurs de livres, les mangeurs de codex, les gardiens de secte ; lui avec sa tête de singe, petits yeux noirs, face aplatie, poils aux pommettes ; lui avec sa tête de dindon, goitre flasque, nez crochu, cou décharné ; et pour peu qu'on commençât à y faire attention, ce n'étaient que des têtes de bêtes abjectes sorties du *Portement de Croix* que Jérôme Bosch n'avait pas encore peint : qui un bouc adorateur de bibles, qui un mouton gardien de livres rares, qui un cochon bouffeur de psautiers, alors, décidé à ne pas me laisser traiter de menteur par une si grotesque ménagerie, surtout qu'on avait déjà traité mon Faustino de voleur et de sodomite, et contemplant leurs gueules de rejetons d'animaux violés dans les étables voisines et abandonnées à la porte du couvent pour vénérer les livres du clergé, c'est moi qui me mis à rire, d'un rire méchant qui couvrit le leur, d'un rire de géant qui les fit taire aussitôt, moines papelards, prêtres concubinaires, chanoines au bénéfice des confréries et des commanderies, couvents de curés de chapitre et de chapellenie, frères pernicioeux, moines suants, ordres et désordres, tonsurés, crucifie-toi-d'abord-j'arrive-ensuite, goujats des prieurés, vicaires de remplacement, abbayes de lupanars, je me mis à rire de mon plus gros rire, et Faustino m'accompagna, et nous rîmes tous les deux, jusqu'à les faire taire et leur faire peur, jusqu'à les terrifier, et ils s'arrêtèrent, et ils firent silence, et ils ne trouvèrent ça plus du tout drôle, et même les fantassins tremblaient sur leurs jambes devenues molles.

C'était la colère du Mangeur de livres, et elle était terrible. Je riaais si fort que mon haleine leur pétrifia le sang dans la glotte, je fis craquer les cordes qui m'enserraient la poitrine, rompis les nœuds qui me tenaient la gorge, et le corps tout entier répandu dans le chœur placé entre les deux arcades de la grande église, un pied écrasant sa clôture ornée de petits piliers rouges et noirs, l'autre défonçant du talon le frontispice de l'entrée, le poing gauche à travers un beau balustre de pierre noire polie, la main droite démolissant une chapelle voûtée dédiée à sainte Marguerite, je me mis à quatre pattes dans l'église dont le toit s'effondrait à moitié et ce fut la panique générale. Les fantassins laissèrent leurs armes et détalèrent en premier, la foule s'évapora comme un liquide sous le soleil, les moines et les abbés se réfugièrent dans les chapelles ; les vicaires dans les caveaux ; les évêques dans les vestibules et sur les balustrades, et je coinçai les autres, quelques moines du couvent et le patriarche qui n'avaient pas eu le temps de fuir, et qui se trouvaient bloqués par mon corps dans la chapelle voûtée de São Francisco.

« Meuh ! » fis-je à leur adresse en les décoiffant.

Ils reculaient, terrifiés, écrasés de peur par ma force et ma géante stature, car dans mon énervement j'étais devenu plus grand encore.

« Loin de nous esprit impur ! s'écria le patriarche en levant son crucifix derrière lequel douze mains se signaient à répétition.

– Je connais les livres que je mange, dis-je d'une voix forte.

– Oui, oui, sans doute, dit le patriarche voyant que j'étais contrarié, tu les connais, et nous n'avons pas voulu nous moquer de ton talent. »

C'était une manœuvre pour m'apaiser et s'enfuir par le côté, mais Faustino ramassa un bâton que son propriétaire avait laissé et me sauta sur le dos : « À l'attaque ! mords-les tous ! » Moi, gonflant mon

ventre velu en crachant comme un chat ; lui, éructant ses insultes en faisant voler son bâton : tous les deux, grimaçants, pétris de fureur, nous ressemblions à une créature monstrueuse à deux têtes remontée des enfers.

Les moines tremblaient sur leurs jambes, réfugiés derrière le patriarche qui arborait son crucifix : « Au nom du Dieu d'Abraham, du Dieu d'Isaac, de Jacob, de Moïse, de Tobie et d'Élie, au nom du Dieu des Apôtres, des Prophètes et des Confesseurs, je t'ordonne de quitter cette église !

– C'est vous qui brûlerez ! répondis-je de la plus grosse voix que je pus prendre, je viens vous punir par là où vous avez pêché. »

Un des moines tomba à genoux de contrition, suivi de deux autres.

« Pourquoi nous punir ? demanda-t-il.

– Parce que vous faites tout de travers, beuglai-je si fortement qu'ils reculèrent en vacillant.

– De travers ? demanda un autre sans rien comprendre, suppliant, tandis que trois autres moines se mirent à genoux. Mais non, nous prions tout le jour, nous vivons en Jésus-Christ, nous...

– Je sais ce que vous faites et vous ne priez pas, dis-je en faisant remonter en ma cervelle le souvenir de tous les livres religieux que j'avais mangés depuis le début de ma transformation, vous chipotez, hurlai-je méchamment.

– Nous quoi ? nous “chipotons” ? demanda le patriarche qui ne connaissait pas ce mot, les yeux écarquillés d'incompréhension, pendant que les autres se lançaient des regards muets en cherchant une lueur.

– Oui, vous chipotez, bande de marmiteux ! Et pendant que vous chipotez vous n'êtes pas en prière avec Jésus-Christ, c'est pourquoi il m'envoie, pour vous punir du crime de chipotage.

– Non, par pitié, Mangeur de livres, épargne-nous.

– Repentez-vous ! »

Ils s'agenouillèrent dans la chapelle, terrifiés par ma colère.

« Toi, dis-je en le désignant au hasard, je te connais, tu chipotes, lève-toi. »

Il se leva.

« Tu passes huit heures par jour à traiter le vélin afin d'en affiner le grain avec un mélange de coquilles broyées, de sandaraque pilée et de ponce soie – et ça te plaît ! Repens-toi, hypocritillon !

– Oui Mangeur de livres, ça me plaît, je me repens.

– Toi aussi je te connais, chipoteur, debout ! » dis-je en en interpellant un autre.

Il se leva, tremblant de la tête aux pieds.

« Tu passes ton temps dans le mortier à préparer les couleurs, tu écrases toute la journée la fleur de safran, les racines de garance, le curcuma, les cochenilles, le noir de fumée, l'azurite, le vermillon, le cinabre, la poudre de cave, l'argile – et j'en passe !

– Oui Mangeur de livres.

– Et tu y prends plaisir, chipoteur ! Repens-toi, ermitillon !

– C'est vrai, Mangeur de livres, ça me plaît, je me repens. »

Faustino les forçait à s'allonger à même le sol, leur tapait sur la tête, sur les jambes, et – passant de l'un à l'autre – il marchait sur leur dos autant que cela l'amusait.

« Vous tous, avec vos doigts que je vais croquer comme des petits poissons frits, vous chipotez à la fabrication des livres : toi à la colle de poisson, tu déposes des signes de ponctuation, tu récupères les peaux préparées que tu tries en fonction de leur épaisseur, de leur couleur et de leur poli, les pliant selon des formules et des gestes de chipotages incessants, en cahiers de deux s'il faut quatre pages, en cahiers de quatre s'il faut huit pages, en cahiers de huit s'il faut le double ; toi tu piques chaque cahier afin qu'on puisse tirer la réglure prévue, soit à la pointe sèche soit à la mine de plomb et d'argent ; tu numérotés les feuillets ; tu déplies la peau sur un double lutrin ; et toi, toi, et toi, vous recopiez les livres, lettre après lettre, mot après mot, à raison de quarante lignes par page, de vingt pages par jour, dans une cadence infernale qui ne s'arrête jamais, vous chipotez vos codex à loisir et en jouissant au lieu de prier le Christ ! Repentez-vous !

– Nous nous repentons ! murmurèrent-ils en chœur.

– Vous chipotez et plus grave encore, vous chipotez sur du veau ! Ça c'est pire ! »

Un silence pesant régnait dans la chapelle. Faustino continuait de leur marcher dessus, et on les entendait parfois crier du mal qu'il leur faisait.

« Vos codex sont écrits sur des veaux mort-nés et ça prouve que vous n'avez rien compris à Jésus-Christ.

– Pou... pou... pourquoi ça ? demanda le père supérieur.

– Pourquoi ça ? ! Vous osez le demander ? »

Ils se regardèrent, perdus. Ils avaient peur du géant.

– Le veau d'Horeb, ça ne vous dit rien ? »

Un sentiment d'effroi les saisit.

« Oui le veau d'Horeb, ce veau que le peuple juif a fondu dans l'or de ses bijoux parce qu'il n'avait pas la patience d'attendre le retour de ce vieillard qu'était Moïse, et qui descendait la montagne que lui avait montrée l'Éternel, sur laquelle il était monté, tout seul, avec son bâton de pèlerin, parce que telle avait été la Volonté de Dieu, et qu'il avait mis du temps pour en revenir, les bras chargés de ces deux grosses tables de pierre sur lesquelles l'Éternel avait gravé la Loi, le livre des livres. Et eux, ils dansaient la tarentelle devant un veau, animal analphabète et mou, brouteur d'herbe, veau d'or, certes, mais veau par-dessus tout, ce qui prouve que le veau est fautif, le veau est coupable, le veau a voulu devenir livre à la place du Livre des Livres, le livre du livre du Peuple du Livre, le Veau a voulu remplacer Dieu ! Et vous, que faites-vous de vos journées, mécréants, faussaires, conspirateurs, mauvais croyants, marchands du temple, vous les passez courbés devant des peaux de veaux mort-nés et vous les couvrez d'or, vous les enluminez, vous les vernissez, vous les décorez, vous les adorez, vous les vénérez !

– Mais...

– Taisez-vous, pastophores d'étables, marchands de foin, manducateurs de bovins, vous crucifiez deux fois Jésus en vénérant les codex, vous êtes les fautifs, si Dieu a décidé qu'on ferait la Bible dans la peau des veaux mort-nés, et donc qu'on éventrerait les vaches pour les arracher, c'est que veau et vache sont les ennemis de la vraie Loi, un enfant de six ans le comprendrait et vous en faites vos nouveaux dieux, vous brûlerez tous en enfer !

Alors je pris Faustino contre moi et je me levai. Mes bras sortirent par les portes du couvent, mes jambes traversèrent le portail et défoncèrent les bâtiments voisins, ma tête souleva et termina d'effondrer le toit, tombant sur les moines, le patriarche et quelques autres ecclésiastiques qui moururent ainsi, écrasés par la pierre. Et comme j'étais en colère contre toute la ville, et que je voulus la punir dans sa chair, je plongeai mon poing puis mon bras dans le sol, et creusant un tunnel jusqu'aux replis de la terre, je m'y ventousai le boyau culier afin d'y expulser ce pet pantagruélique qui devait revenir en écho deux cent soixante-sept ans plus tard, tel un volcan furieux, et

mettrait Lisbonne à terre, ébranlant la maison de la Monnaie, crevant l'écorce terrestre en trois explosions distinctes : la première faible et courte, la seconde si forte que la plupart des maisons se fendraient après des vagues de tremblements interminables ; la troisième grosse et si méchante qu'aucun bâtiment ne lui résistera : profonde, colérique, si violente qu'elle transformera la ville en poussière, jetant au sol les maisons, les églises, et les monastères encore debout, ensevelissant les gens par la pierre, et la pierre par les poutres ; femmes, enfants, vieillards, nouveau-nés et pas encore nés, déjà-morts, écrasés, dans le silence d'un nuage de poussière qui semblera craché depuis les âges du vieil Etna de Pompéi, et dans lequel se mettront à genoux quelques survivants ébahis, visages tordus par une peur qui n'aura plus de limites, car dans les flammes des maisons jailliront les tourbillons d'une eau noire gonflée de débris de vaisseaux, de bateaux et mille autres matières qu'ils entendront gronder depuis le fleuve et qui viendront écrabouiller leur visage dans les rues transformées en siphons meurtriers, déchirant leurs mains, leur ventre, leurs jambes par les ancrs et les câbles arrachés, noyant avec eux ceux qui ne seront pas écrasés, brûlant dans les flammes d'un incendie général qui dévorera ceux qui seront encore vivants et noyant soixante-dix mille Lisboètes transformés en une marée de poissons morts.

Ma colère assouvie, je passai mon bras à travers les parquets et les colonelles, et je me mis à chercher l'armoire secrète du roi en quête des deux codex dont j'avais si souvent rêvé.

J'avais si faim que la bave me coulait déjà de la mâchoire, et c'est guidé par l'envie de sentir en moi cette pulpe amylacée dont le goût sucré me rappelait un aliment sur lequel j'étais incapable de mettre un nom, que je traversais les pièces, détruisais les murs, et fourrais mes doigts comme on trifouille un estomac de poisson.

Finalement, je les trouvai, c'étaient les deux plus beaux livres qu'il m'avait été donné de voir : la toute première Bible imprimée à Mayence quelques années plus tôt sur la presse de monsieur Gutenberg ; le tout premier livre de l'histoire de l'imprimerie, plus qu'un chef-d'œuvre, un éclat du Temps en deux volumes. Ils étaient là, pour moi, et j'allais les manger.

Imaginez une bible de saint Jérôme en deux volumes, réalisée dans la peau de cent soixante-dix fœtus de veau, qu'il avait fallu saigner, dépouiller, déchauler, écorcher, pourfendre, crouponner, raturer,

dépiler, écharner, débourrer et mégir, avant d'y déposer par procédé d'impression cette écriture des missels sur quarante-deux lignes par page, et d'y avoir imprimé en rouge trois mille neuf cent quarante-cinq titres après séchage et trois mille neuf cent quarante-huit lettrines de couleurs dessinées à la main, dont deux mille cinq cent neuf sur une seule ligne, mille deux cent quatre-vingt-douze sur deux lignes, onze sur trois lignes, soixante et une sur quatre lignes, trois sur cinq lignes et soixante-douze sur six lignes, sans que jamais l'alignement du texte sur son axe vertical ne se perde, ni que la hauteur de la partie imprimée ne varie par rapport à l'égalité définie de la largeur de la page, que la marge intérieure soit toujours égale à la moitié de la marge extérieure, proportions si agréables à la vue, rapports et harmonie admirables, qu'elles me faisaient gémir de plaisir rien qu'à l'idée de les manger.

Je les caressais, je les sentais, je les léchais, je les mordais, mon Dieu que c'était bon, que j'aime cette chair fondante, moi le papillon, lui le vélin devenu mon nectar, viens dans ma bouche petit vélin que je te suce, que je te becque, que je te dévore et t'avale tout sec, tout net, tout mouillé, goût sucré, goût suave, goût du oui, goût de la vie et de la mort, goût du printemps des êtres éternellement revenus, je l'avais sur le bout de la langue, plutôt sur le palais, un goût, pour ainsi dire, il n'y avait pas à tortiller, un goût de figue, oui, de figue bien mûre, j'en avais mangé souvent étant plus petit, j'étais certain que c'était cela, et comme c'était bon, les codex avaient ce goût de figue, la jouissance était si forte, non pas à me souvenir du goût, seulement, mais à en avoir identifié la nature, que je les mangeai d'un seul coup.

Faustino se tenait à mes côtés et observait le va-et-vient des boules de vélin qui passaient de ma bouche à ma gorge, de ma gorge à mon ventre, de mon ventre à ma gorge et de ma gorge à ma bouche. Il me vit grimacer.

« Qu'y a-t-il ? » demanda-t-il anxieux.

Le goût était étrange. Je ne reconnaissais pas l'encre des copistes, ce noir de fumée dilué dans l'eau que j'aimais tant, qu'on obtenait en mélangeant les tannins contenus dans la noix de galle de chêne, d'eau et de vin qui servaient de solvants, puis de gomme arabique tirée du mimosa, qui servait de liant et augmentait sa viscosité, d'un peu de sucre candi et de blanc d'œuf qu'on ajoutait pour sa brillance, toute chose suave et bonne à manger. Non, le goût était différent, l'encre

était grasse, amère, collante, faite à base d'huiles de lin et de noix, de gomme, d'ambre, de térébenthine, de vermillon, de carbone, et de quelque chose d'autre, que j'identifiai comme un mélange de cuivre, de plomb, de titane et de céruse, une mixture que je n'avais goûtée ailleurs, et que je trouvai finalement infecte.

Je crachai mes deux codex par-dessus la toiture effondrée et je dis à Faustino : « Viens, partons, j'en ai assez. »

La machine à faire les livres imprimés venue de Mayence par l'Italie, la France et l'Espagne allait envahir Lisbonne et toute la péninsule, bientôt plus personne n'écrirait les livres à la main, bientôt, on en produirait tellement qu'on devrait laisser les vélin pour une autre matière plus facile sur laquelle on répandrait cette encre immangeable. Alors je sus qu'il était temps.

Dehors, il faisait beau, c'était un jour de renaissance dans une Lisbonne enchantée, tous étaient sortis célébrer la fin des temps inquiétants, on avait attrapé le Mangeur de livres, la nouvelle de son évasion n'avait pas encore contaminé la foule et, en attendant que les bourreaux se mettent d'accord sur la hauteur du bûcher, on dansait dans les rues. Le vin et le lait coulaient à flots des fontaines construites pour l'occasion, le buis, le hêtre et le romarin séchés pendaient sur chaque balcon, accrochés en travers des rues sur des guirlandes improvisées ou montées à la hâte.

Les gens passaient, grands et petits, gros et maigres, vieux et jeunes, gentilshommes et belles gouges, bossus, édentés et dentés, les uns gueulant, les autres gueulant plus fort, les uns marchant sur les pieds, les autres les poussant en s'égosillant, les uns pleurant, les autres riant, les uns priant, les autres levant le nez vers l'horizon bouché d'un dédale de rues et de façades entremêlées, sans cesse à tenter de voir la silhouette qu'on attendait au loin, elle, la Grande Hostie, la belle figure du Dieu-transformé-en-morceau-de-pain, le *Corpus Christi* qu'on avait sorti pour célébrer la condamnation du Mangeur de livres, et qu'on promenait loin derrière et qui glissait de rue en rue comme un vieux cadavre dans la ravine, dodelinant au son des flûtes et des tambourins. Ils l'attendaient leur hostie, pressés comme des sardines, mais contents, mais fiers, mais beaux comme au

jour de leurs noces, applaudissant le cortège qui avançait, montrant parfois du doigt les trognes des amis, des frères, des cousins.

Et moi, le géant à la gueule de veau, portant mon Faustino sur ma tête, je marchais avec eux, parmi eux, invisible parce que rares étaient ceux qui avaient réellement pu voir mon visage et que c'était la fête des géants aux figures grotesques et des grosses têtes, et qu'on nous prenait pour la mascarade, que nous suivions la clameur joyeuse qui accueillait les chars remplis de fruits qui tentaient de se frayer un chemin dans la chair compacte d'une foule pressée comme du pâté. Les Lisboètes houspillaient et applaudissaient les folies et les masques qu'on leur présentait sous le soleil de juin, et moi qui étais dans ma laideur le plus beau de tous, le plus grand de tous, le plus réussi de tous, je recevais tous les hurrahs, tous les bravos, et tous défilaient et chantaient autour de moi pour célébrer la future pendaison du géant Mangeur de livres ; tous m'acclamaient croyant acclamer la figure qui se moquait de moi, tous riaient, me célébraient et me félicitaient. J'étais au milieu d'eux, porté par leur victoire et leur libération, corporations, confréries, clergé régulier et séculier, paroisse, chapitre et haut du panier : les bouchers drapés en empereurs romains, suivis des teinturiers habillés en page ; les poissonnières vêtues en clercs, puis les vendeuses en hoqueton de camelot violet, le teint frais, la bouche vermeille ; chaque corporation placée à l'endroit de sa qualité, déguisée à l'opposé de son rang, riant à me voir descendre au milieu d'eux.

Même ceux qui portaient aux côtés de leur paroisse sur un trône couvert de baldaquin leur saint patron, leur Vierge ou leur relique m'applaudissaient et m'envoyaient des fleurs. Même lui, avec son urne de cristal qui contenait les cheveux de l'enfant Jésus, même celui-ci, son brancard avec le crâne de Santo António, celui-là avec le tibia droit de je ne sais plus quel saint, cet autre avec la molaire d'un autre, tous ceux-là ne voyaient, si grand, si laid, si puant et acclamaient mon passage, levant les yeux, tournant le dos aux autres dans un brouhaha joyeux et ininterrompu : les cordonniers ignorant les tailleurs, les tailleurs bravant les peintres, les peintres boudant les drapiers, les drapiers ralentissant pour que les pelletiers s'énervent, ceux-là plus fiers de leurs privilèges que les autres, bannières et saints portés sur leurs épaules, bloquant l'avancée des clercs et des officiers qui s'impatientsaient, mentons relevés en psalmodiant des chants jubilants,

épaules droites, panse gonflées comme pour chasser l'air avant que le *concelho* n'avance la sienne, souffletant par ses naseaux l'irrespirable atmosphère du port chargé d'effluves, front suintant de graisse et d'alcool exsudé en circuit fermé, l'œil aussi gros que la narine, le torse médaillé et les pommettes maquillées comme une vieille putain, se dandinant au milieu de sa troupe de gentilshommes, de chevaliers et d'écuyers, sans que personne ne fît attention au géant Mangeur de livres qui finalement quittait le cortège sans même s'apercevoir que son Faustino avait perdu l'équilibre et s'était retrouvé au pied de la foule des joyeux.

J'ai mangé un livre et il a fait un trou noir au centre de mon être ; sa matière est devenue si dense que les autres livres se sont effondrés et disloqués à son approche. J'ai mangé un livre et c'était un matin de décembre 1488, pour moi qui n'étais rien, vivant parmi d'autres riens dans une rue pleine de riens, ce fut un événement considérable. J'ai mangé un livre et ma transformation a fait de moi la bête noire de Lisbonne, toute la ville m'a cherché ; elle m'appela Satan et me traqua la nuit, torche à la main, pour m'anéantir ; elle m'appela Sorcier et m'enfuma jusqu'au fond des grottes, pour m'en extirper ; elle eut la hargne de me prendre et la haine de me pendre, mais je lui échappai, je glissai entre ses doigts, je me vautrai dans ses bibliothèques et je mangeai tous ses livres.

Trois Parques veillent sur nous, savez-vous ? Nona fabrique le fil de nos vies, Decima le tire et Morta le coupe. Tout le jour, et toute la nuit, elles tirent, tissent, tournent et coupent les fils de nos destinées ; tout le jour, et toute la nuit, elles tournent-quenouille, glissent-fuseau et claquent-ciseaux ; tout le jour et toute la nuit, elles font les naissances, les accidents, les morts et les meurtres, elles font les mariages, les amours, les succès et les échecs ; elles vous aident, elles vous accablent, elles vous punissent, elles vous vengent, elles vous abandonnent, elles vous chérissent, elles vous oublient, elles vous portent au pinacle ou vous enfoncent dans la boue.

Elles sont paisibles, ces trois petites vieilles, certains disent qu'elles veillent sur nos destinées, mais non, elles ne veillent pas, elles ne doivent pas être *bienveillantes* ou *malveillantes*, elles ne doivent rien, non, elles tissent, c'est tout, elles savent quand et où, et elles le font, elles n'ont pas d'états d'âme, elles sont silencieuses.

Parfois c'est vrai, elles s'ennuient. À force de toujours tirer, tisser,

couper, elles trouvent le temps long, même si chez elles le temps n'existe pas, puisque le temps c'est elles ; alors elles cherchent un amusement, une façon de faire qui pourrait divertir leur quotidien, oh pas grand-chose, quelque chose d'imperceptible, quelque chose de discret, quelque chose d'élégant, car ce sont trois vieilles dames dignes, et chez elles il n'y a jamais rien qui dépasse, alors oui, un coup d'œil à gauche, un coup d'œil à droite, il y en a une qui met un fil avec un autre, celui-ci, tiens, avec celui-là, et les deux autres la regardent, car les deux autres savent qu'on ne peut pas faire ça, les deux autres savent que d'habitude on ne doit pas faire preuve d'*originalité*, on doit tisser, tirer couper, en silence, humblement, mais autour d'elles c'est le désert, personne ne les regarde, personne n'y prête attention, elles sont seules, les Parques, et elles sont si sérieuses que ce serait leur faire injure que de les surveiller, pensez donc, toutes ces vies tissées, tirées, coupées, depuis si longtemps, toutes ces destinées, une par une et toutes en même temps, avec tellement de sérieux, de rigueur, d'opiniâtreté, mais c'est trop tard, d'un geste rapide, l'une d'elles a une envie soudaine de *fantaisie*, hop, les deux fils sont noués, alors la seconde Parque sourit et, un coup d'œil à gauche, un coup d'œil à droite, elle aussi elle s'y met, hop, elle noue un autre fil aux deux autres, et la troisième ne veut pas être en reste, elle prend un quatrième fil, et voilà, elle aussi elle fait son nœud, oh trois fois rien, un tout petit nœud, minuscule, invisible, et ça les amuse, et ça les fait ricaner, et ça les fait glousser, Haberlus noué avec un enfant qui a faim, un imprimeur de Mayence noué avec un Mangeur de livres, et elles se regardent en coin, et une lueur brille, quelle idée ma vieille, quelle maligne tu fais, oh la coquine, on verra bien ce que ça fait, et le beau nœud disparaît dans le tissu du temps, les Parques reprennent leurs gestes automatiques, elles n'y pensent plus, même si c'était amusant et spirituel ce petit nœud de 1488, et elles tissent, tirent, coupent, en suivant des yeux ces quatre fils mis ensemble qu'elles laissent derrière elles et qu'elles oublient dans la bobine du passé qui s'enroule là-bas dans l'obscurité.

J'entrai dans le Tage. D'où venait ce courant froid qui circulait en ce début de printemps ? C'était comme si les glaces du pôle avaient fondu pour m'engourdir les membres et mieux me noyer. Les vagues froides ondulaient comme des couleuvres autour de mes cuisses. Il faisait nuit maintenant. L'obscurité faisait un horizon noir autour de

moi, je restai immobile à penser à mon histoire, sans rien voir puisqu'il n'y avait rien à voir, que l'espèce d'aigreur que j'avais dans l'estomac et à laquelle j'étais si peu habitué que je ne voyais plus qu'elle, comme une anamorphose qu'aurait étalé un peintre dément dans mon esprit.

La lune, un peu, se reflétait dans l'océan, quand elle se dérobait aux nuages épais qui la couvraient. L'eau froide me mordait le bas-ventre, la lame glacée me cisailait le nombril, je levai les bras, je ralentis ma respiration, je posai mes mains sous la surface, et je crus que mon corps entraît dans un seau de glace.

Je respirai l'air froid par bouffées courtes ; la mer était calme, comme pour mieux me prendre. J'eus des souvenirs plein la tête, je vis Faustino dans les ruelles de Lisbonne, je vis la marmite, Caïn et Abel, le tailleur qui zozotait, la bouche noire de Zuriaga, je vis la mort du curé, les armoires royales, les bibles détruites, les jours qui ne se lèveraient pas, les lunes qui ne scintilleraient pas, je vis ma mère, mes sœurs, mes frères, les ruelles, Lisbonne, je fermai les yeux, la mort est un repos, un silence, une paix de l'âme, un grand sommeil, qu'elle vienne une heure plus tôt, un jour, une année, un siècle, quelle différence, les évidences sont invisibles, Haberlus s'était introduit en moi comme une limace dans la bouche d'un mort, et c'était maintenant terminé.

« Adar ! hurla Faustino en courant dans l'écume, Adar ! »

Il se précipita, hurlant mon prénom, Adar ! et il plongea dans la houle, fouillant les vagues, fouillant les eaux, cherchant dans la nuit son ami qui se noyait, moi, Adar Cardoso, où es-tu, il me trouva, me tira, me sortit, me porta, car le géant m'avait quitté, la mer m'avait lavé du sortilège infernal, j'étais redevenu le petit enfant que j'étais, l'enfant qui n'avait ni mangé ni lu, l'enfant qui n'était rien que lui-même et qui, désormais, voulait se réconcilier avec son devenir, avec la chance qu'ont les êtres de pouvoir embrasser telle ou telle existence, à condition qu'on veuille bien commencer par les faire entrer dans l'antichambre de l'enfance et qu'on les conduise pas à pas, en les aimant, vers leur envol.

L'eau était dans mes poumons, le sel me sortait par le nez, je suffoquais, que fais-tu mon Adar ? Qu'as-tu en tête ? Il me déposa sur le sable, il me secoua par les épaules, je toussai, mains sur le sable, penché, vomissant la mer, Faustino me prit dans les bras, me serra,

mon amour, es-tu fou, mon frère, il me serrait, pleurait et riait en voyant que j'étais vivant, et nous riions tous les deux, lui parce qu'il avait eu peur, moi parce que je n'avais plus peur.

Bruxelles, juin 2018

Pour faire un Mangeur de livres, il vous faut...

J'ai écrit ce livre en mangeant les livres et les articles suivants, que je m'empresse de saluer, et que je vous invite à goûter si vous souhaitez connaître les ingrédients qui ont servi à la préparation de ma petite gastronomie.

D'abord, si vous ne l'avez jamais fait, dégustez le *Pantagruel* et le *Gargantua* de François Rabelais, dans les éditions bilingues de Guy Demerson et de Michel Renaud (Seuil) ou de Marie-Madeleine Fragonard (Pocket).

Picorez dans *La Langue de Rabelais*, un livre de 1922 en deux volumes, signé par Lazare Sainéan, chez E. de Boccard éditeurs, livre entièrement accessible sur la bibliothèque virtuelle de la BNF, Gallica, dans une édition suisse de 1976, à laquelle vous accéderez facilement en tapant ces trois mots dans votre moteur de recherche : « Rabelais, Gallica, Sainéan ».

Consommez plus lentement, de préférence à jeun, *L'Œuvre de François Rabelais* par Mikhaïl Bakhtine (Gallimard, collection « Tel »), un livre érudit et touffu qu'on ne mange pas en une semaine, tant il est dense et lumineux, et qu'il est préférable d'acheter tant il est savoureux.

Bakhtine écrit, par exemple, à propos de Rabelais : « *Le rire carnavalesque est premièrement le bien de l'ensemble du peuple, tout le monde rit, c'est le rire "général" ; deuxièmement, il est universel, il atteint*

toute chose et toutes gens (y compris ceux qui participent au Carnaval), le monde entier paraît comique, il est perçu et connu sous son aspect risible, dans sa joyeuse relativité ; troisièmement enfin, ce rire est ambivalent : il est joyeux, débordant d'allégresse, mais, en même temps, il est railleur, sarcastique, il nie et affirme à la fois, ensevelit et ressuscite à la fois » (page 20).

Faites le trou normand avec Flaubert, qui à l'âge de dix-huit ans écrivit quelques pages enthousiastes et rafraîchissantes sur Rabelais. Difficile à trouver en librairie, mais nos amis wikipédiens se sont fendus d'une citation complète que vous lirez facilement en tapant ces trois sésames : « Wikisource, Flaubert, Rabelais ». Merci à eux, mangeurs de pages virtuelles et de mots bien concrets.

Flaubert écrivait à propos du dix-septième siècle, qui n'aimait pas Rabelais : *« Ce siècle prude, gouverné par de Maintenon et si bien représenté dans l'anguleux et plat jardin de Versailles, avait déjà honte de cette littérature débraillée, bruyante, nue. Ce géant-là lui faisait peur. Il sentait bien qu'il se trouvait entre deux choses terribles pour lui : le XVI^e siècle, qui avait donné Luther et Rabelais, et la Révolution, qui devait donner Mirabeau et Robespierre. Les démolisseurs de croyances avant, les démolisseurs de têtes après, deux abîmes au milieu desquels il se tenait guindé dans l'adoration de lui-même. »*

Épicez avec quelques articles bien choisis, tels que : « Viandes et nourriture dans le “Gargantua” ou les métamorphoses du banquet », par Michel Hansen, éditions RHR, 1988, entièrement accessible chez Persée avec : « Persée, Hansen, banquet ».

Michel Hansen écrit, à propos de Rabelais : *« Dans l'univers humaniste, l'érudition joue exactement le même rôle que la nourriture dans le monde grotesque : elle en est à la fois le thème essentiel et le moteur. La bibliothèque comme nous le savons bien à la fois parce que nous l'expérimentons et parce que Borges et Eco nous l'ont dit, est tout en même temps un univers cohérent, un objet de convoitises et un imaginaire. Rabelais, un peu à la manière de Borges auquel fait penser l'aspect ludique et provocateur de ce travail, se serait proposé de donner forme à un merveilleux érudit qui relève plus de l'imaginaire que du savoir. Il s'agit là de la mise en fiction de la soif de savoir qui caractérise les élites de l'époque [...]. »*

Et puisqu'on parle de bibliothèque, faites-vous une nouvelle fois plaisir en relisant la nouvelle intitulée « La bibliothèque de Babel » dans *Fictions* que Borges écrit en souvenir d'une autre description de bibliothèque, celle de Leibniz dans les dernières pages de sa *Théodicée*, dont je vous recommande la lecture.

Revenez à cette merveilleuse thématique du banquet et du grotesque au Moyen Âge avec l'étude collective du CUERMA (Centre universitaire d'études et de recherches médiévales d'Aix), n° 38, 1996, intitulée *Banquets et manières de table au Moyen Âge*, un titre appétissant comme une chopine de tripes rabelaisienne ; un livre qu'on peut lire sur le site des Presses universitaires de Provence, et qui comporte un article en particulier, écrit par Maria José Palla (que je remercie pour ses lumières lusitaniennes), intitulé « Manger et boire au Portugal à la fin du Moyen Âge ».

Battez les œufs en neige avec un autre ouvrage collectif, *L'Artification du culinaire*, aux éditions de La Sorbonne, 2012, dans la collection « Sociétés & Représentations », notamment le précieux et coloré article de Mireille Vincent-Cassy, « La première artification du culinaire à la fin du Moyen Âge ».

L'appétit venant en mangeant, passez chez l'éditeur José Corti, qui commit en 1987 une étude signée Michel Jeanneret, intitulée *Des mets et des mots. Banquets et propos de table de la Renaissance*, qui se déguste comme une friture en bibliothèque.

Savourez le dessert avec un ouvrage tout sucré, qui vous donnera un peu d'aisance et d'air frais, *L'Automne du Moyen Âge* de Johan Huizinga, un classique de 1919, réédité chez Payot.

Une fois que vous aurez mangé tout cela, arrêtez-vous un moment, aérez-vous, marchez, allez dans les forêts, embrassez les arbres, suez un bon coup et rentrez faire la sieste, car le lendemain, après une bonne bière belge pour vous mettre en appétit, vous dévorerez du lourd, du gras, du costaud, et notamment ce livre immense dont le titre qu'en donna en 1856 la plus ancienne société française d'amateurs de livres, la SBF, la Société des bibliophiles françois, est

long comme un banquet de mariage :

Le Ménagier de Paris, traité de morale et d'économie domestique, composé vers 1393 par un bourgeois parisien, contenant des préceptes moraux, quelques faits historiques, des instructions sur l'art de diriger une maison, des renseignements sur la consommation du roi, des princes et de la ville de Paris, à la fin du quatorzième siècle, des conseils sur le jardinage et sur le choix des chevaux ; un traité de cuisine fort étendu et un autre non moins complet sur la chasse à l'épervier.

Livre entièrement accessible sur la bibliothèque virtuelle de la BNF, Gallica, à cette adresse que nous envierait presque le guide Michelin : « Le ménagier de Paris, Gallica, 1393 ».

Restez sur Gallica, et tapez ces trois mots : « Viandier, Gallica, Tirel » lesquels vous conduiront en un clin d'œil et pour votre plus grand plaisir dans la cuisine d'un des plus anciens traités culinaires écrits en français, le célèbre *Viandier*, attribué à Guillaume Tirel, dit Taillevent, « enfant de cuisine de la reine Jehanne d'Évreux, queu du roi Philippe de Valois et du duc de Normandie, dauphin de Viennois premier queu et sergent d'armes de Charles V, maistre des garnisons de cuisine de Charles VI », un livre publié la première fois en 1326, le plus célèbre des livres de cuisine français du Moyen-Âge.

Serge Daney disait : « *Parfois quand je suis fatigué de parler, je marche, ce qui est une façon de parler avec mes jambes ; et quand je suis fatigué de marcher, j'écris, ce qui est une façon de marcher avec ma langue.* »

Pour ceux qui aiment parler et marcher avec leur langue et leurs pieds, citons ces chemins livresques dans lesquels vous pourrez vous perdre si le cœur vous en dit, et je sais qu'il vous en dit pour être arrivé jusqu'ici :

Un livre de 1837, *Maison rustique du XIX^e siècle, encyclopédie d'agriculture pratique, volume III, Arts agricoles, conservations des viandes, chapitre VI* par Charles-François Bailly de Merlieux, à la Librairie agricole de la maison rustique. Un ouvrage fort instructif que l'on peut trouver gratuitement sur cette bibliothèque virtuelle à but non lucratif « Internet Archive », à l'adresse suivante :

<https://archive.org/details/maisonrustiquedu03bail>

Un autre de 1848, volumineux et complet, à feuilleter au gré des promenades et des envies : *Le Moyen Âge et la Renaissance. Histoire et description des mœurs et usages, du commerce et de l'industrie, des sciences, des arts, des littératures et des beaux-arts en Europe*, par Paul Lacroix et Ferdinand Seré, tome I. Livre entièrement consultable gratuitement sur Gallica, en entrant simplement le nom des deux auteurs.

Restons encore dans ce merveilleux dix-neuvième siècle exhaustif, avec ce livre de 1855, signé par un certain Justin Améro : *Les Classiques de la table, nouvelle édition refondue et complétée comprenant de plus que les précédentes un dictionnaire des origines et provenances des produits des deux règnes, un dictionnaire hygiénique des aliments, une histoire de l'art culinaire et les repas chez les peuples anciens et les modernes, un précis des plus célèbres praticiens, gourmands, etc., des anecdotes, des chansons de table, une bibliographie depuis le XV^e siècle jusqu'à nos jours, etc.*

À lire ici, toujours gratuitement sur Internet Archive, à cette adresse : https://archive.org/details/b28125551_0001

Vous voyez, vous avez fait une belle affaire, vous avez peut-être payé ce livre, mais vous venez d'en gagner gratuitement une bonne dizaine ; on ne pourra pas dire que je suis un écrivain ingrat.

Pour terminer cette bibliographie, permettez-moi de citer quelques autres livres et ouvrages qui m'ont été utiles dans la fabrication de mon livre, et j'en oublie forcément, mais qu'ils soient ici tous remerciés.

Il y a *Le Corps de Dieu en fêtes*, d'Antoinette Moulinié aux éditions du Cerf, 1996, dont les riches descriptions des fêtes du Moyen Âge m'ont été d'une belle utilité ; il y a encore *Le Voyage en Espagne et au Portugal (1494-1495)* du médecin et géographe Jérôme Münzer, paru aux éditions Les Belles Lettres, qui quitta son Nuremberg natal alors frappé par la peste pour marcher en direction de la France et à travers toute la péninsule Ibérique. On y voit de belles descriptions du Portugal au quinzième siècle.

Un article paru aux Presses universitaires de Caen en 2009, dans la publication n° 19, fascicule n° 2, intitulé « Savoir soigner les chevaux dans l'Occident latin, de la fin de l'Antiquité à la Renaissance », par Yvonne Poulle-Drieux ; accessible en lecture gratuite sur les Diffusions électroniques de l'université à cette adresse : <https://www.unicaen.fr/puc/images/preprint0192009.pdf>, il m'a inspiré pour la visite moliéresque des docteurs.

Et l'*Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne, parue en deux volumes en 1840 aux Ateliers catholiques du Petit-Montrouge, et qui prétend offrir « *en français la plus claire, la plus facile, la plus commode, la plus variée et la plus complète des théologies compulsées en dictionnaires d'écriture sainte, de philologie sacrée, de liturgie, de droit canon, de rites et de cérémonies, de conciles, d'hérésies et de schismes, de législation religieuse, de théologie dogmatique et morale, des passions, des vertus et des vices, de cas de conscience, d'histoire ecclésiastique, d'ordres religieux, d'archéologie sacrée, de musique religieuse, de géographie sacrée et ecclésiastique, d'héraldique et de numismatique religieuse, des livres jansénistes et mis à l'index, des diverses religions, de philosophie, de diplomatie chrétienne et des sciences occultes* », m'a prodigieusement servi pour rédiger la liste des actes de sorcellerie susceptibles d'avoir été commis par Adar et Faustino.

L'encyclopédie est entièrement accessible sur le site Documenta catholica omnia, à cette adresse, http://www.documentacatholicaomnia.eu/25_02_10-_Magna_Magnificazione_Imagines.html dont la visite vaut le coup d'œil, ne serait-ce que parce que tous les liens hypertextes y sont rédigés en latin.

Je n'oublie pas l'*Essai sur l'histoire du parchemin et du vélin* de Gabriel Peignot paru chez Antoine-Augustin Renouard en 1812, accessible sur Archive.org en entrant simplement « Peignot, vélin ».

Le volume *Portugal*, rédigé par Ferdinand Denis, de l'océanique collection en soixante-sept volumes de *L'Univers pittoresque, ou histoire et description de tous les peuples, de leurs religions, mœurs, coutumes, etc.*, publié en 1876 chez Firmin Didot frères.

Et enfin, l'excellent site internet « D'Or et de Pigments », publié par l'association du même nom, basée à Toulon, entièrement consacré à la technique et à l'histoire des enluminures, que vous trouverez ici : <http://www.or-pigments.com/>, et qui publie une bibliographie lumineuse et très exhaustive sur l'art de l'enluminure et l'histoire de la fabrication des codex.

Voilà, c'est fini, merci de votre lecture.

S. M.

Découvrez Cadre rouge

Depuis 1958, le « Cadre rouge » est la principale collection de littérature générale au Seuil. Lieu d'accueil de toutes les écritures, elle compte autant d'écrivains devenus des classiques, parmi lesquels Édouard Glissant, Elie Wiesel, André Schwartz Bart, que ceux qui forment la littérature d'aujourd'hui et de demain, Lydie Salvayre, Tahar Ben Jelloun, Régis Jauffret, Édouard Louis.

Découvrez les autres titres de la collection sur
www.seuil.com

Et suivez-nous sur :